

~2000 - ~1500 avant notre ère

Poursuivant sa quête, Homo *religiosus* élabore de nouvelles croyances et noue de nouvelles relations avec ses dieux.

De nouveaux Homo *religiosus* se joignent à cette quête : en Crète, à Mari, en Anatolie, en Grèce.

4.1	Dès ~2000	Crète	Première apparition d'un tribunal divin et d'un culte à mystères	2
4.2	Dès ~2000	Proche-Orient	Le Ciel, un grand livre ouvert pour Homo <i>religiosus</i>	5
4.3	Dès ~1800	Cité-État de Mari	Apparition d'un nouvel Homo <i>religiosus</i> : le prophète	11
4.4	~1750- ~1000	Mésopotamie	Nouvelle réponse au problème du Mal	14
4.5	~1700	Mésopotamie	Pourquoi les dieux ont-ils créé les hommes mortels ?	15
4.6	~1700 - ~1180	Anatolie	La religion, un contrat passé entre les dieux et les hommes. Pratique de la confession et de l'eucharistie	19
4.7	Dès ~1600	Chine	L'Étiquette comme morale sociale et religieuse	27
4.8	~1600 - ~1200	Grèce	Les dieux fondent une famille sur l'Olympe	32

4.1

Dès ~ 2000

Homo religiosus en Crète

Première apparition d'un tribunal divin et premier culte à mystères

Aux alentours de 2000, la Crète, île de la Méditerranée orientale, ressemblait à un paradis si l'on considère les événements qui se déroulaient dans les États voisins du Moyen-Orient.

En Mésopotamie, l'empire que Sargon avait fondé vers 2334 en réunissant sous son sceptre tous les États de la vallée, s'effondra vers 2200. A-t-il été détruit par les Guti, des montagnards descendus du Zagros, ou a-t-il été victime d'un changement climatique ? Une sécheresse prolongée et sévère frappa le Moyen-Orient à cette époque¹. Les deux événements sont peut-être liés. En 2111, les Mésopotamiens qui avaient relevé la tête parvinrent à chasser ces Guti, mais pour peu de temps, car deux autres peuples, les Amorrites et les Élamites envahirent, à leur tour, leur vallée, suivis des Hittites, vers 2000.

L'Égypte, elle, nous l'avons vu, connut une période de troubles dès ~2195. Sont-ils dus à cette sécheresse dont nous venons de parler et qui aurait provoqué une grande famine ou sont-ils dus aux féodaux qui parvinrent à limiter fortement le pouvoir du pharaon et à dépecer le territoire national. Ce n'est qu'en ~2137 que le gouverneur de Thèbes, Mentouhotep, parvint à réunifier le pays et à rétablir l'autorité pharaonique dans toute sa gloire et sa puissance.

Aux Indes, la civilisation de l'Indus-Sarasvatî poursuivait son déclin, amorcé dès 2300.

La petite île de Crète, en revanche, connut, entre ~2700 et ~1700, un millénaire de paix et de prospérité qui la propulsa au rang de grande puissance maritime de la Méditerranée orientale.

Des haches et des bifaces en pierre taillée découverts en 2008-2009 et datés de plus de 130 000 ans, attestent que l'île fut colonisée dès le Paléolithique par des *Homo sapiens* marins². Jusqu'alors les plus anciennes traces de présence humaine remontaient à ~5000. Vers 2700³, l'île reçut un apport de populations d'origine indo-européenne qui avaient colonisé, quelques siècles auparavant, les Balkans et l'Anatolie. Depuis lors, autochtones et nouveau-venus développèrent les richesses de l'île sous la direction de rois portant le titre de Minos. Son sol était fertile, ses mines de cuivre lui fournissaient armes et outils, et grâce à sa position stratégique, elle s'empara du monopole du commerce dans toute la région et bâtit un empire maritime en mer Egée. Le mythe de Thésée rappelle cette domination de l'île sur Athènes. Les Crétois inventèrent aussi une écriture qui, aujourd'hui encore, n'a pu être déchiffrée.

¹ Cf. l'étude sur le réchauffement climatique parue dans *Courrier International*, n° 768, 21-27 juillet 2005, p. 36.

² Leur découverte sur la plage de Prévéli est due aux archéologues Eleni Panagopoulos et Thomas Strasser.

³ Lévêque Pierre, *L'Aventure grecque*, Paris, Éd. Armand Collin, p. 40.

Entre 1500 et 1400, alors que la Crète était au sommet de sa puissance, la roue de la Fortune tourna. Deux catastrophes la frappèrent.

La première fut l'explosion, en 1560⁴ avant notre ère, de l'île volcanique de Santorin, située à 110 km de la Crète. Le réveil de ce volcan provoqua un tsunami qui balaya littéralement la côte nord de la Crète, détruisant tous ses ports. Un nuage mortel de cendres chaudes recouvrit toute la partie est de la Méditerranée. Des pluies acides détruisirent les récoltes et empoisonnèrent les terres. L'écologie de la Crète fut perturbée pendant pratiquement un demi-siècle. Les Crétois ne se laissèrent pas abattre par cette catastrophe. Ils reconstruisirent « plus beau qu'avant » leurs palais, leurs villes, leurs villages. Le palais de Cnossos est le témoin de cette restauration.

La deuxième catastrophe fut l'invasion de leur île, vers 1400 avant notre ère, par les Achéens (ou Mycéniens) de la Grèce continentale. Elle perdit, dès lors, son indépendance. Mais comme il arrive souvent lorsqu'une brillante civilisation succombe militairement, ses vainqueurs se laissèrent gagner par sa religion, sa culture et son art.

Il faut croire que ces catastrophes apprirent aux Crétois le prix de la vie, car tout leur art respire la joie de vivre.

L'écriture de ces Crétois n'étant pas encore déchiffrée, leur religion ne se laisse deviner que par l'art et les mythes que les Grecs recueillirent, ainsi que par leurs tombes, leurs grottes sacrées et leurs sanctuaires. Le plus ancien découvert à ce jour est celui d'Hamaizi qui fut construit aux alentours de 2000⁵.

Une religion de salut individuel

Il ne faut pas s'étonner si ces Crétois dont les ancêtres indo-européens pratiquaient l'agriculture et l'élevage en Anatolie, adoraient une Déesse-Mère que les Grecs appelèrent *Déméter*. Ils la représentent souvent accompagnée d'un taureau ou d'un fils-amant, symboles de l'énergie fécondante. Elle est aussi accompagnée d'une jeune fille vierge, *Coré*, déesse, elle aussi, de la Nature, que le dieu des Enfers avait ravie et auprès duquel elle était obligée de séjourner durant la saison hivernale, symbolisant de cette manière la nécessité pour la végétation de « mourir » en hiver pour mieux « renaître » au printemps. Ensemble ces divinités assuraient la bonne marche des saisons, la fécondité des femmes et des animaux et la fertilité du sol.

La renaissance annuelle de la végétation était le gage pour les Crétois de leur propre renaissance après la mort dans le séjour souterrain des Champs Élysées⁶. Cette religion était donc une religion de salut individuel.

Commerçant avec l'Égypte, on ne sait qui des Crétois ou des Égyptiens furent les premiers à imaginer cette nouvelle Vie dans l'Au-delà⁷, tout comme on ignore qui a pu influencer l'autre ou si cette croyance s'est développée de façon indépendante dans ces deux régions du monde.

Il ne faut pas s'étonner non plus si ces Crétois aux origines indo-européennes développèrent aussi un culte à l'adresse de leurs grands hommes qui leur avaient apporté bienfaits et protection en les élevant au rang de héros⁸, de demi-dieux, après leur mort.

⁴ Selon une étude dendrochronologique menée à l'université d'Ithaca (USA). Cf. *Sciences et Avenir*, Juin 2020, n° 880, p. 20.

⁵ Lévêque Pierre, *Introduction aux premières religions*, Paris, Librairie Générale Française, 1997, p. 183.

⁶ L'étymologie de ce mot n'est pas grecque, elle est sûrement crétoise. Cf. *ibid.* p. 192. Voir aussi *La Grèce Ancienne*, ouv. coll. Paris, Éd. Universalis, 1999, p. 151.

⁷ Cf. ch. 3.5. ~2181--~2022, Égypte : La vie éternelle offerte à tous.

⁸ Ce mot est d'origine crétoise et signifie « seigneur ». Cf. Lévêque, op. cit. p. 193.

Première apparition d'un tribunal divin

Cette religion développa encore, et pour la première fois dans l'histoire des religions, la croyance originale en un tribunal chargé de rétribuer les morts selon leurs mérites. Ce tribunal était composé de deux rois réputés pour leur sagesse : Minos, premier roi de Crète, et Rhadamanthe, fils de *Zeus* et d'*Europe*⁹.

À la même époque, nous venons de le souligner, les Égyptiens avaient eux aussi développé la croyance en une vie future bienheureuse s'ils avaient mené une vie exemplaire et s'ils avaient pris certaines précautions concernant la conservation de leurs corps et enfin s'ils s'étaient munis d'un certain nombre de formules magiques pour traverser les ténèbres de la mort. Mais la croyance en un tribunal divin chargé de la pesée des âmes et de rendre la sentence finale accordant ou non une vie éternelle bienheureuse n'apparaît en Égypte que dans *Le livre des Morts*, un demi-siècle plus tard, vers 1500 - 1450.

Les cultes à mystères

Les éléments crétois que l'on parvient à discerner dans la mythologie grecque ainsi que les données archéologiques fournies par les tombeaux de la période achéenne donnent à penser que ce peuple est encore à l'origine d'une démarche originale pour approcher le divin et obtenir l'assurance d'une vie future bienheureuse, démarche qui obtint un grand succès durant toute l'Antiquité auprès des croyants que le ritualisme des cultes officiels ne satisfaisait plus. Ce sont les cultes à mystères.

Il y a lieu de penser que les mystères crétois, qui ouvraient d'heureuses perspectives pour l'outre-tombe, ont été adoptés par les Achéens¹⁰ qui les ont transmis à la Grèce du I^{er} millénaire. On trouve dans les tablettes (trouvées dans les tombeaux) les noms des mystères, de l'initié et aussi d'associations culturelles sans doute à tendance mystique, les orgéons¹¹.

Nous ne savons pratiquement rien de ces cultes dont les plus célèbres furent ceux célébrés à Éleusis en l'honneur de *Déméter* et de sa fille *Coré*. Ces cultes étaient secrets et leurs secrets ont été bien gardés. Nous savons seulement que pour y participer le croyant devait d'abord être initié et qu'ensuite, au cours de cérémonies, il faisait l'expérience du divin (Sous quelle forme ? Nous l'ignorons.) et obtenait l'assurance de son salut éternel¹².

Nos guides

- *Encyclopédie des religions*, ouv. coll., Paris, Éd. Bayard, 2000, 2 t.
- *La Grèce Ancienne*, ouv. coll. Paris, Éd. Universalis, 1999.
- Lévêque Pierre, *Dans les pas des dieux grecs*, Paris, Éd. Tallandier, 2003.
- Lévêque Pierre, *Introduction aux premières religions*, Paris, Librairie Générale Française, 1997.
- Lévêque Pierre, *L'Aventure grecque*, Paris, Éd. Armand Colin, 1964. Réédition pour Le Grand Livre du Mois, 2000.
- *Religions de l'Antiquité*, ouv. coll., Paris, PUF, 1999.

⁹ Les connotations crétoises de ce mythe sont bien établies, selon P. Lévêque, op. cit., p. 192.

¹⁰ Les Achéens prirent possession de la Crète vers 1400.

¹¹ Lévêque Pierre, *L'Aventure grecque*, op. cit. p. 108.

¹² Cf. *Religions de l'Antiquité*, ouv. coll. Paris, PUF, p. 155.

4.2

Dès ~2000

Proche-Orient

Le Ciel, un grand livre de lecture pour *Homo religiosus*

Si l'astronomie se donne pour but d'étudier la « mécanique » céleste, l'astrologie, elle, se donne celui de rechercher les influences que cette mécanique est censée exercer d'une manière ou d'une autre sur l'histoire des peuples en général et des hommes en particulier.

Nous l'avons vu, *Homo sapiens* avait découvert, dès le Paléolithique supérieur, qu'il pouvait tirer du mouvement des astres des informations utiles à sa vie. Il se fit donc astronome. Imagina-t-il que cette mécanique constituait aussi des messages que lui envoyaient les dieux ? Se fit-il aussi astrologue ? Cela est possible.

Quels sont les tout premiers témoignages écrits recueillis à ce jour d'une pratique astrologique ? Il est très difficile de répondre à cette question. L'Inde, la Mésopotamie et l'Égypte se disputent la paternité de cette pratique.

L'Inde

Nous l'avons noté, des historiens récusent la thèse « invasionniste » de l'Inde par les Indo-Européens et avancent une série d'arguments pertinents prouvant que le livre sacré de la religion védique, le Rig Véda, fut composé au sein de la civilisation d'Harappâ (~3200 - ~800), voire plus tôt encore. Pour eux, les données astronomiques contenues dans ce livre sacré suggèrent que les brahmanes les utilisèrent pour pratiquer l'astrologie et que c'est elle qui aurait influencé l'astrologie mésopotamienne. Pour l'heure, les plus anciens témoignages actuellement connus d'une pratique astrologique indienne se trouvent dans un ouvrage datant de la dynastie Maurya (~321 - ~185 avant notre ère), le Vedanga Jyotisha. Mais cet ouvrage est une compilation de procédures astrologiques ; cela signifie qu'elles ont été élaborées bien avant cette époque. Quand ? Impossible de le savoir.

Mésopotamie

Pour les assyriologues, il ne fait pas de doute, les premiers témoignages d'une pratique astrologique sont à chercher en Mésopotamie, au tournant du II^e millénaire. Parmi les tablettes découvertes, à Ninive, dans les ruines du palais d'Assurbanipal (~668 - ~629), ils ont découvert un traité d'astrologie composé d'une septantaine de tablettes contenant environ 7000 rapports astrologiques. Un certain nombre d'entre eux ont été datés de 1900 avant notre ère et font référence à une collection de présages rassemblés par Sargon I^{er} (~2370 à ~2314), quelque 400 ans auparavant.

Égypte

Les égyptologues datent de la XII^e dynastie (~1994 - ~1797) les plus anciens témoignages d'une pratique astrologique. Il s'agit d'oracles que les prêtres transmettaient à leur souverain, puis, plus tard, dès le milieu du deuxième millénaire, aux dignitaires de l'empire.

Une chose est certaine, ce sont ces trois régions du continent eurasiatique qui nous livrent les plus anciens documents d'une pratique astrologique, l'astrologie chinoise ne datant que du X^e siècle avant notre ère.

À ses débuts, l'astrologie ne constituait qu'une tentative parmi d'autres des efforts entrepris par les hommes pour connaître la volonté divine. Peu à peu, au cours des millénaires suivants, elle devint le principal canal qu'ils utilisèrent pour connaître le destin que les dieux leur réservaient.

L'astrologie mésopotamienne étant la mieux documentée, c'est à elle que nous allons demander de nous éclairer sur ses croyances.

Le Ciel, livre d'écriture pour les dieux, livre de lecture pour les hommes

C'est ce qu'affirme le préambule du traité découvert dans la bibliothèque d'Assurbanipal et que l'on appelle par ses trois premiers mots « *Enumâ Anu Enlil* » (Lorsqu'Anu, Enlil) :

Lorsqu'Anu, Enlil et Ea, les grands dieux, eurent, en leur Conseil, établi les plans du ciel et de la terre et qu'ils eurent chargé les dieux-astraux majeurs de produire le Jour et d'assurer la suite régulière du Mois, pour les observations (astrologiques) des hommes, on vit alors le Soleil se lever et les Astres briller à jamais en plein ciel¹.

Le Ciel est donc un livre dans lequel les dieux-astraux, sur l'ordre des grands dieux *Anu*, *Enlil* et *Ea*, écrivent aux hommes toute une série de messages utiles à leur vie. Telle est la première et la plus ancienne croyance de l'astrologie.

Ces dieux-astraux formaient deux groupes : les dieux-astraux fixes et les dieux-astraux errants. N'ayant que leurs yeux pour explorer le Ciel, les anciens Mésopotamiens croyaient que tous ces astres, petits et grands, se trouvaient sur un même plan, à égale distance de la Terre, qu'ils formaient un immense troupeau d'animaux très divers dont ils pouvaient voir la silhouette de certains d'entre eux (taureau, crabe, lion, poisson...). Ils croyaient que ces dieux-astraux demeuraient immobiles. En effet, se trouvant à des distances énormes de la Terre, à l'échelle d'une vie humaine, le mouvement des astres est indétectable, d'où leur nom commun d'étoiles fixes.

En revanche, ils avaient remarqué que sept dieux-astraux vagabondaient, tels des chèvres (c'est l'image qu'ils emploient) à travers ce troupeau. Ils appelèrent ces dieux-astraux « planètes », c'est-à-dire astres errants. Tantôt ces dieux-planètes semblaient se rapprocher de la Terre, tantôt s'en éloigner, tantôt ils semblaient s'arrêter, voire reculer, tantôt ils s'approchaient de telle ou telle étoile fixe... Il s'agissait de *Shamash* (le Soleil), *Sin* (la Lune), *Ishtar* (Vénus), *Sihtu* (Mercure), *Salbanatu* (Mars), *Neberu* (Jupiter) et *Kayamanu* (Saturne). Ce sont leurs parcours apparemment irréguliers que les anciens Mésopotamiens considérèrent avant tout comme des messages divins et qu'ils s'appliquèrent à déchiffrer. Bien entendu les autres phénomènes célestes : éclipses, comètes, étoiles filantes... étaient aussi interprétés comme des messages, des messages urgents et très importants.

Si le 29 du mois d'Aiiar (avril-mai) se produit une éclipse du soleil – le roi mourra, durement châtié par Shamash ; mortalité générale.

Si Ishtar s'attarde à son zénith, les pluies cesseront.

Si au mois de Thesrît (septembre-octobre), Sihtu est visible à l'est, puis à l'ouest - bataille².

¹ Cité in Bottéro Jean, *Lorsque les dieux faisaient l'homme*, Paris, Éd. Gallimard, 1993, p. 493.

² Cité par Bottéro Jean, « Symptômes, signes, écritures en Mésopotamie ancienne », in *Divination et rationalité*, ouv. coll., Paris, Éd. du Seuil, p. 103.

Jusqu'au milieu du premier millénaire avant notre ère, les rois, premiers responsables de la bonne marche de leur royaume et principaux intermédiaires entre les dieux et les hommes, avaient l'exclusivité des messages divins. Ceux-ci nous renseignent sur les grandes peurs qui hantaient ces souverains : épidémies, déluges (pluies persistantes), crues dévastatrices, épizooties, toutes catastrophes pouvant mettre à mal l'économie de leur pays et donc leur puissance, défaites militaires, prise du pays par un ennemi, coups d'État pouvant leur coûter le trône. Ces présages nous renseignent aussi sur leurs attentes : bonnes récoltes, victoires militaires, annonce d'un héritier... Aussi étaient-ils immensément reconnaissants envers leurs dieux, lorsque ceux-ci les avertissaient de tout changement heureux ou malheureux qu'ils allaient provoquer dans la vie de leur royaume, afin qu'ils puissent réagir en conséquence.

Car tout n'était pas écrit d'avance. Les Mésopotamiens ne croyaient pas au Destin inexorable. Les dieux pouvaient changer au gré de leurs humeurs et les hommes, par leurs prières, leurs offrandes et des rites magiques, pouvaient peser sur leurs décisions.

Si la prédiction de leurs astrologues était défavorable, les rois pouvaient faire appel à d'autres spécialistes : exorcistes, chantres « lamentateurs », magiciens, médecins... pour faire changer d'avis les dieux. Une éclipse annonçait généralement la mort d'un souverain. Pour y échapper, celui-ci renonçait provisoirement au trône et se faisait remplacer soit par un condamné soit par quelqu'un dont il voulait se débarrasser. Si ce substitut ne mourait pas le temps de son règne éphémère, on réalisait tout de même le décret du Ciel en le faisant mourir par empoisonnement. Une fois tout danger écarté, le roi récupérait son trône. Comme quoi, les Mésopotamiens étaient passés maîtres dans l'art de déjouer les arrêts du Destin annoncés par leurs astrologues.

Aux Mésopotamiens succédèrent au pays des deux Fleuves les Assyriens, puis les Babyloniens. Leurs rois confièrent la collation des messages divins à des prêtres-astrologues qui étaient répartis du Golfe persique à l'actuel Kurdistan. Ceux-ci devaient noter scrupuleusement tous les phénomènes célestes étranges : taches du Soleil, phases de la Lune, mouvements et position des astres, éclipses, étoiles filantes, comètes... Ces notes étaient complétées par des observations météorologiques très détaillées : pluie, brouillard, éclairs... Ils envoyaient leurs observations à la cour royale où des spécialistes les étudiaient et les interprétaient pour leur roi. En quelques siècles, un immense matériau fut ainsi rassemblé. Au fur et à mesure qu'il s'accumulait, il permit à ces prêtres-astrologues d'affiner leurs prédictions. Au VI^e siècle, il constitua une collection qui, nous venons de le voir, comportait environ 7000 présages.

De l'astrologie au service des rois à l'astrologie au service des individus

C'est entre les VI^e et V^e siècles que les astrologues babyloniens, appelés dès lors Chaldéens, perfectionnèrent leur technique d'interprétation des phénomènes célestes en créant un zodiaque sidéral comprenant douze signes. Désormais, pour eux, tout phénomène qui se produisait dans chacun de ces signes qu'il fût ordinaire ou extraordinaire, constituait un message des dieux. La première mention de ce zodiaque date de 419 avant notre ère. À la même époque, ils établirent aussi des tables astronomiques et publièrent des almanachs et des relevés d'observations. Il fut dès lors possible à tout astrologue de connaître la configuration des astres au moment de la naissance de tout individu, car, et ce fut une autre croyance de l'astrologie, c'était à leur naissance que les dieux fixaient le destin des humains. Les astrologues commencèrent donc d'établir des horoscopes individuels.

Les deux premiers horoscopes individuels connus à ce jour datent de 410 avant notre ère.

Au mois de Nisan, la nuit du 14(?), est né Untel [le nom a disparu dans une cassure de la tablette d'argile], fils de Shuma-usur, petit-fils de Nadinshumi, de la famille de Dékê. La Lune se trouvait alors sous les pinces du Scorpion ; Jupiter, dans la constellation des Poissons ; Vénus, dans celle du Taureau ; Saturne, dans celle du Cancer, et Mars dans celle des Gémeaux ; Mercure n'était pas visible. Tout ira bien pour toi³.

Mais encore une fois, ce destin n'était pas irrémédiable. Les astres révélaient davantage les opportunités que le nouveau-né pourrait saisir au cours de sa vie et les dangers qu'il devrait éviter. Les astres ne donnaient que des indications. À celui qui les consultait d'en faire le meilleur usage. L'astrologie fut donc considérée comme un cadeau des dieux pour aider les hommes à mieux vivre leur vie.

Confectionner un horoscope n'était cependant pas à la portée du premier venu. Il fallait de sérieuses compétences. Seuls les gens fortunés pouvaient s'adresser à ceux qui les détenaient. Quant au peuple, il eut souvent affaire à des charlatans qui cherchaient à tirer profit de sa crédulité.

Au VI^e siècle, des astrologues chaldéens exportèrent leur science en Égypte lorsque les Perses la dominèrent de ~525 à ~404, puis ils la firent connaître dans les royaumes hellénistiques. C'est en 330, après la chute de l'empire perse, que l'un d'eux, Bérose, ouvrit une école d'astrologie sur l'île de Cos. Si les Grecs du continent s'intéressèrent peu à cette pratique, il en alla tout autrement dans le royaume hellénistique des Ptolémées. Alexandrie, devenue le plus important centre culturel du Proche-Orient méditerranéen, attira tous les passionnés de la lecture du Ciel. Profitant des dernières découvertes de leurs astronomes, notamment celles d'Hipparque (~180 - ~125 avant notre ère), ils établirent un nouveau zodiaque. La publication de tables astronomiques donnant les positions quotidiennes des planètes, ainsi que d'almanachs, d'éphémérides et de tables d'ascension permit la confection d'horoscopes de naissance pour tel jour, telle heure, tel lieu, voire d'horoscopes pour le moment de la conception.

Cette astrologie individuelle s'accompagna

- d'une astrologie universelle qui concernait les diverses régions de la terre et qui leur prédisait aussi bien des catastrophes naturelles, des troubles politiques que des victoires militaires...
- d'une astrologie météorologique qui servit de prévisions du temps pour les paysans,
- d'une astrologie médicale, chaque partie du corps étant reliée à un signe du zodiaque.

En 140 de notre ère, l'astronome alexandrin Ptolémée fut en mesure de proposer une synthèse magistrale des différentes astrologies chaldéenne, égyptienne et grecque dans laquelle il distinguait, pour la première fois, nettement l'astronomie de l'astrologie et dans laquelle il fixait les symboles et les règles d'interprétation qui prévalurent jusqu'à l'époque moderne. Il rendit cependant attentif les astrologues de tout acabit en leur disant que si « *on peut juger des tempéraments et humeurs de l'homme par le moyen de la qualité du ciel* », la destinée d'un homme est aussi influencée par « *la qualité de la semence* » avec laquelle il a été engendré, par celle de son alimentation, par les coutumes dans lesquelles il a été élevé, par son environnement naturel et humain...

³ Cité par Bottéro Jean, « L'Astrologie mésopotamienne. L'astrologie dans son plus vieil état », in *Les astres et les mythes. La description du ciel*. Actes du colloque international de Montpellier, 23-25 mars 1995. Études rassemblées par Béatrice Bakhouché, Alain Moreau et Jean-Claude Turpin, Montpellier, 1996, 2 vol, I, p. 177.

À Rome

L'astrologie pénétra à Rome en 188 avant notre ère avec des prisonniers syriens réduits en esclavage qui la firent connaître à leurs maîtres. L'engouement fut immédiat. Les autorités romaines tentèrent bien en 139 avant notre ère de mettre hors la loi les astrologues parce qu'« *ils exploitaient la crédulité populaire avec leur astrologie mensongère* ». Rien n'y fit. Sous l'Empire, ils connurent un succès grandissant dans toutes les couches de la société. Les empereurs tentèrent bien de circonscrire leur pouvoir, mais ils n'eurent pas plus de succès. Il était de notoriété publique qu'eux aussi les consultaient. Cette attitude hypocrite était partagée par l'aristocratie romaine aux dires de l'historien Ammien Marcellin qui séjourna dans la capitale en 380 de notre ère.

Beaucoup de gens parmi eux nient qu'il y ait des puissances supérieures dans le ciel. Mais ils ne se montrent pas en public, ni ne dînent, ni ne se baignent sans avoir auparavant consulté avec attention les positions planétaires dans les éphémérides.

Deux sortes d'astrologie furent privilégiées : l'astrologie horaire et l'astrologie magique.

L'astrologie horaire consistait à dresser un horoscope pour répondre à une question précise, pour un moment précis. « Dois-je entreprendre ce voyage demain ? », « Dois-je conclure telle affaire aujourd'hui ? ».

L'astrologie magique consistait pour l'astrologue à fabriquer des amulettes, des talismans permettant à celui qui les portait d'attirer sur lui toutes les influences positives de telle planète et de neutraliser toutes les négatives. Elles favorisaient aussi des projets à entreprendre ou guérissaient toutes sortes de maladies.

Bref, en ces siècles où la religion traditionnelle vacillait sur ses bases et ne faisait plus guère recette, l'astrologie servit de puissant ersatz.

Au début de notre ère, les méthodes traditionnelles de divination sont plus ou moins obsolètes. L'astrologie fait figure de science et son succès dans le monde romain est dû à la croyance dans une fatalité déterminée par les astres.

Les chaldéens ou *mathematici* se disent les héritiers des connaissances des anciens mages de la Perse, mélange de religion, d'astronomie et d'astrologie. Dans toutes les classes de la société, on a recours à eux et nulle action n'est entreprise sans la consultation de son horoscope dressé par un de ces spécialistes. Se marier, accepter une invitation à dîner, acheter un vêtement : tous les actes, futiles ou non, de la vie quotidienne doivent se décider selon la conjonction des astres. De l'aristocrate qui « si le coin de son œil la démange, ne demande un collyre qu'après avoir consulté son horoscope » à la plébéienne qui « consulte un astrologue pour savoir si elle doit quitter le cabaretier et se mettre en ménage avec le fripier » (Juvénal), tous les Romains font confiance à la fatalité déterminée par leur signe du zodiaque⁴.

Mais des voix, comme celle de Cicéron (106 - 43 avant notre ère), s'élevèrent contre cette « dictature » de l'astrologie qui prétendait parvenir à connaître le Destin de chaque individu révélé par les astres. Si ses actes étaient déjà scellés, que devenait la liberté de l'homme ? Comment le rendre responsable de mal qu'il pourrait commettre ? L'évêque d'Hippone, saint Augustin (354 - 430), que sa position au sein de l'Église n'empêcha pas de pratiquer l'astrologie, résolut le problème en revenant à la toute première croyance des Mésopotamiens : les astres n'envoient que des signes de Dieu. À l'homme d'en faire le meilleur usage.

Cette astrologie de pacotille souffrait encore d'une autre faiblesse. À tous les inquiets de l'Empire, elle ne pouvait rien prédire de ce qui allait leur arriver après leur mort. Les religions grecques à mystères et celles en provenance de Proche-Orient se chargèrent de répondre à cette question.

⁴ Salles Catherine, *Les Césars consultent*, in *Historia*, janvier 2004, n° 685, pp. 50-51.

Interdits de pratique dans l'empire romain devenu chrétien par le concile de Tolède (447), les astrologues savants se réfugièrent en Perse et en Syrie où ils transmirent leurs connaissances aux astrologues arabes musulmans qui, au Moyen Âge, les retransmirent aux astrologues chrétiens. En Europe, l'astrologie connut son apogée entre 1450 et 1650, avant de sombrer dans l'oubli, les nouvelles découvertes astronomiques et scientifiques de Copernic, Tycho Brahé, Galilée, Newton... l'ayant rangée au rayon des superstitions. Mais elle reprit vie à la fin du XIX^e siècle et devint, dès les années 1960, un phénomène de masse, les Occidentaux ayant un urgent besoin d'être rassurés. À peine sortis de deux épouvantables guerres, ils étaient plongés dans une troisième guerre mondiale : la Guerre froide.

La croyance en l'influence des astres figure donc parmi les plus anciennes croyances de l'humanité et elle est une des rares à avoir perduré jusqu'à nos jours.

Notre conclusion, nous l'emprunterons à Frédéric Lenoir :

Le conditionnement astral a joué pendant des millénaires le rôle assigné aujourd'hui au conditionnement biologique, psychologique et social.

D'un cosmos à l'autre, le constat reste fondamentalement identique : « Le sage régit son étoile, l'ignorant est régi par elle », et la conception de la destinée est sans doute la même pour le psychanalyste et pour l'astrologue savant d'aujourd'hui : elle est une puissance évolutive que chacun porte en soi. Selon qu'elle poursuit une image de succès ou d'échec, elle est attirée par ce qui lui ressemble, mystérieusement vouée au bonheur ou au malheur, en réalisant elle-même son propre paradis ou son propre enfer⁵.

Nos guides

- *Astrologie en Mésopotamie*, Les Dossiers d'archéologie, mars 1994, n. 101.
- Bottéro Jean, *La plus vieille religion. En Mésopotamie*, Paris, Éd. Gallimard, 1998.
- Bottéro Jean, « Symptômes, signes, écritures en Mésopotamie ancienne », in *Divination et rationalité*, ouv. coll., Paris, Éd. du Seuil, 1974.
- Knappich Wilhelm, *Histoire de l'Astrologie*, Paris, Éd. OXUS, 2008.
- Lenoir Frédéric, « L'Astrologie », in *Encyclopédie des religions*, ouv. coll., Paris, Éd. Bayard, 2000, t. 2, pp. 1581-1616.

⁵ Lenoir Frédéric, op. cit., p. 1615.

4.3

Cité-État de Mari

Dès ~1800

Apparition d'un nouvel *Homo religiosus* : le prophète

Jusqu'à présent, dans les relations que les hommes entretenaient avec leurs dieux, ces derniers se plaisaient à leur communiquer leurs volontés en leur écrivant des messages sur toutes sortes de supports qu'ils devaient décoder¹. Or, dès 1800 avant notre ère, à Mari, nous avons des documents attestant, pour la première fois, que les dieux prirent l'initiative de s'adresser directement aux hommes par la bouche de nouveaux *Homo religiosus* : les prophètes.

Mari est une cité-État qui avait été construite sur la rive occidentale de l'Euphrate (Syrie actuelle), vers 2900. Située aux carrefours de routes commerciales en provenance de l'Iran, du Golfe persique, de l'Anatolie, de la Syrie et de l'Égypte, et contrôlant la navigation fluviale sur le Moyen Euphrate, elle s'était rapidement enrichie grâce au commerce du bois de cèdre du Liban, du cuivre, de l'argent, des textiles, de l'étain, du lapis-lazuli... Mais située aux confins des grands empires mésopotamiens et égyptiens, elle subissait aussi leur puissance et les contrecoups des crises qui pouvaient les frapper. Elle subsista jusqu'en 1760 où elle fut conquise et détruite par le Babylonien Hammourabi. De ses ruines furent extraites plus de 15 000 tablettes d'argile. Parmi elles, un substantiel dossier contenant des oracles prononcés par des prophètes et qui datent principalement des règnes des deux derniers rois, Yasmah-Addu (~1792 - 1775) et Zimri-Lim (~1774 - 1760).

Qui étaient ces prophètes que les Mariotes appelaient *âpilum* ou *muhhûm* ? Ils appartenaient à toutes les catégories de la société. Ils pouvaient être clercs ou laïcs, prophètes professionnels ou occasionnels, hommes ou femmes, riches ou pauvres, esclaves ou hommes libres, hétérosexuels ou homosexuels. Les dieux et déesses de Mari, qui se nommaient *Dagan*, *Adad*, *Ŝamaš*, *Marduk*, *Annunîtum*..., faisaient preuve de beaucoup d'esprit démocratique dans le choix de leurs porte-parole.

Comment entraient-ils en contact avec eux ? Parfois ils les saisissaient à l'improviste et les faisaient entrer en transes, parfois ils communiquaient leurs messages en les introduisant dans leurs rêves. Parfois aussi, lors de cérémonies, on aidait ces prophètes à recueillir la parole divine en les faisant danser jusqu'à épuisement ou en leur faisant absorber des liqueurs fortes.

Les messages délivrés par celles et ceux qui n'avaient pas le statut officiel de prophète de la cour n'étaient reçus que s'ils avaient été authentifiés par les haruspices. Ces devins devaient lire le même message en examinant les entrailles d'un animal sacrifié au dieu, auteur du message.

¹ Cf. ch. 3. 1.

Ces communications divines étaient destinées avant tout au roi et la plupart ont une teneur politique. Ainsi le dieu *Dagan*, par l'intermédiaire de son prophète Lupâ-hum, encouragea le roi Zimri-Lim à poursuivre sa lutte contre le roi d'Eshunna.

Là où tu iras, le Bonheur ne cessera de t'arriver. Béliers et tours de siège te sont donnés. Ils iront à tes côtés. Ils seront tes compagnons².

Dans un autre oracle, c'est la déesse *Annunîtum* qui avertit le roi de ne pas partir en campagne.

Une extatique s'est dressée dans le temple d'Annunîtum disant : « O Zimri-Lim, ne pars pas en campagne ! Reste à Mari³ ».

Une autre lui recommanda de se méfier.

Aujourd'hui, une prêtresse-qammatum de Dagan de Terqa est venue me trouver et elle m'a parlé. Voici ses propos : « Les ouvertures de paix d'Eshnunna sont une duperie⁴ ».

Dans ce message, le dieu *Addu* rappelait au roi qu'il devait gouverner avec droiture et justice.

Le prophète d'Addu, le Seigneur (dieu) d'Alep, est venu à moi avec Abû-haluniet et a dit ceci : Rapporte à ton maître ces propos : « Ne suis-je pas Addu, le Seigneur d'Alep qui t'ai élevé dans mon sein et qui t'ai fait revenir sur le trône de la maison de ton père ? (Mais) je ne te réclame rien. Lorsqu'un plaignant ou une plaignante feront appel à toi, tiens-toi debout et rends-leur justice. C'est la (seule) chose que je te demande. (Si) tu fais (cela) et si tu prêtes attention à ma parole, alors je te livrerai tout ton pays de son orient à son ponant⁵ ».

Parfois les dieux faisaient appel à leurs porte-parole pour reprocher au roi de négliger l'entretien des temples qui leur étaient consacrés et de ne pas leur rendre le culte auquel ils avaient droit.

L'extatique est venu me trouver, il y a quelque temps, à propos de la réfection de la grande porte, tout troublé, disant : « Entreprends le travail de cette grande porte ! ».

Maintenant, le jour même où j'ai envoyé cette tablette que j'ai rédigée chez mon Seigneur, cet extatique m'est revenu et m'a tenu ce langage, sur un ton menaçant : « Si vous ne faites pas cette grande porte, il y aura un amoncellement de cadavres. Vous ne pourrez y faire face ». Voilà ce que cet extatique m'a dit⁶.

Enfin, les dieux n'hésitaient pas à intervenir dans les affaires privées des hommes. Le jour où la reine mit au monde une fille, un de ces prophètes annonça qu'elle ne survivrait pas. Et c'est ce qui advint.

À propos de la fille de la Reine, [la fille] de mon Seigneur n'a pas vécu ; [aujourd'hui, elle est m]orte. Elle était née le ... ; [le même jour], Irra-gamil avait eu une transe, disant : « Elle ne vivra pas !⁷ ».

Ce mode de transmission de la volonté divine se répandit dans tout le Moyen-Orient. Les Hittites, les Assyriens, les Babyloniens, les Égyptiens, les populations du couloir syro-palestinien auront leurs prophètes. Sur le continent européen, les Étrusques et les Grecs auront

² Archives royales de Mari 26 : 199 in *Prophéties et Oracles dans le Proche-Orient ancien*, Supplément au Cahier Évangile, n. 88, Paris, Éd. du Cerf, 1994.

³ *Ibid.*, 26: 237.

⁴ *Ibid.*, 26: 197.

⁵ *Ibid.*, 26: 3.

⁶ *Ibid.*, 26: 221-bis.

⁷ *Ibid.*, 27: 222.

leurs oracles. Ce prophétisme atteignit une plénitude inégalée chez les Israélites, puis chez les chrétiens et enfin chez les musulmans et donner naissance aux trois grandes religions monothéistes, aux trois grandes religions de la Parole de Dieu adressée aux hommes.

Nos guides

- Durand Jean-Marie, *Archives royales de Mari*, Paris, Éd. Recherche sur les Civilisations (ERC), 1988.
- *Encyclopédie des religions*, ouv. coll., Paris, Éd. Bayard, 2000, 2 t.
- Nissinen Martti, *Prophets and Prophecy in the Ancient Near East*, Atlanta, Society of Biblical Literature, 2003.
- *Oracles et Prophéties dans l'Antiquité*. Actes du Colloque de Strasbourg 15- 17 juin 1995, Paris, Éd. De Boccard, 1997.
- *Prophéties et Oracles dans le Proche-Orient ancien*, Supplément au Cahier Évangile, n. 88, Paris, Éd. du Cerf, 1994.

4.4

~1750 - ~1000

Mésopotamie

Nouvelle réponse d'*Homo religiosus* au problème du Mal et de la souffrance

Croyant qu'après leur mort une vie crépusculaire, morose, sans intérêt, les attendait, les Mésopotamiens mirent tous leurs soins à rendre leur vie sur Terre aussi agréable que possible. Ils étaient donc très sensibles à tout mal, à toute souffrance physique ou morale qui pouvaient les frapper. Nous l'avons noté au chapitre 3.1, pour y échapper autant que possible, ils développèrent la médecine et la magie. De leur côté, leurs sages cherchèrent une nouvelle réponse à cette question : Pourquoi les dieux nous infligent-ils toutes sortes de maux ?

Durant le III^e millénaire, ils avaient cru que le mal et la souffrance étaient causés par des démons qui avaient toute liberté de tourmenter les hommes. Puis ils avaient attribué le mal et la souffrance à des péchés commis antérieurement par celui-là même qui était frappé ou par quelqu'un de sa famille.

Mais cette deuxième réponse ne leur avait pas donné entière satisfaction. Elle avait fait surgir d'autres questions bien embarrassantes. S'ils acceptaient que toute désobéissance, tout péché, méritait un châtement, comment expliquer que des gens vertueux, des innocents étaient frappés indistinctement comme les pécheurs ? Comment expliquer que, bien souvent, ceux-ci échappaient à la colère divine et vivaient dans le luxe, l'abondance, leur vie durant ? Où était la justice divine en laquelle ils croyaient fermement ?

Un écho de ces interrogations nous est parvenu dans un récit en langue sumérienne qui fut traduit en langue akkadienne entre 1750 - 1500. C'est l'histoire d'un homme affligé de tous les maux physiques et moraux et qui se plaint à son dieu d'être trop durement frappé en regard des quelques fautes qu'il a commises. Le châtement est disproportionné. Dieu se laisse convaincre et le délivre. Ce récit fut repris et plus amplement développé, entre 1300 et 1000, dans un poème que l'on a appelé le *Juste souffrant*.

La situation est identique, mais, cette fois-ci, cet homme est vraiment un Juste. Sa vie n'a été qu'une suite d'actes pieux et vertueux. Or *Marduk* le frappe tant et plus dans sa chair et dans son statut social, au point qu'il se retrouve aux portes de la mort.

Moi dont les lèvres étaient volubiles, je suis devenu sourd-muet...
Ma tête jusque-là haute levée, s'est inclinée jusqu'à terre...
Ma ville m'a traité en ennemi. Et devenu hostile, mon pays s'est rempli de hargne contre moi...
Mon squelette se dessinait, couvert de ma seule peau...
Ma tombe était ouverte, ma pompe funèbre, organisée¹.

Il appelle alors le Ciel au secours, en vain.

Je criais vers mon dieu et il m'a refusé son visage.
Je priais ma déesse et elle ne levait même pas les yeux².

¹ Bottéro Jean, *Au commencement étaient les dieux*, Paris, Éd. Tallandier, 2004, p. 211.

² *Ibid.*, p. 212.

Il ne comprend pas ce silence insupportable. Certes, il se reconnaît pécheur, mais il trouve que les maux dont il souffre sont totalement disproportionnés par rapport aux broutilles qu'il a commises.

Comme un qui n'aurait jamais assuré de libations à son dieu.
Jamais incliné pieusement son visage, ni pratiqué la prostration.
De la bouche qui aurait été écartées oraison et prière...
Voilà comment je suis traité : comme un méchant puni³.

Alors la seule explication qui naît dans son esprit est qu'il n'y a pas... d'explication. Les dieux sont incompréhensibles. Il est donc inutile de leur demander des comptes. Leur conduite est inaccessible à l'entendement humain. À l'exemple des rois, ils sont libres d'agir comme ils veulent, au gré de leurs humeurs, de faire preuve de la plus grande mansuétude comme des pires violences pour des raisons qui sont les leurs et qu'ils ne communiquent pas à leurs adorateurs. Ils sont trop au-dessus de la condition humaine. Il n'y a qu'une chose à faire : courber la tête et attendre la fin de l'orage.

Qui donc saura jamais ce que veulent les dieux, au ciel ?
Qui comprendra ce que ruminent les dieux en enfer ?
Comment les habitants de la terre perceraient-ils le plan divin⁴ ?

Vers 1000, un dernier texte que les assyriologues ont appelé la *Théodicée – la justification des dieux au sujet du mal* et rédigé par un prêtre, reprend la même explication.

Cette réponse, qui est en fait une non-réponse, est un des premiers témoignages, bien qu'implicite, d'une évolution de la foi religieuse qui commence de se dessiner au cours du II^e millénaire dans certaines religions du Proche-Orient, à savoir que la foi n'est pas seulement une simple croyance en l'existence de dieux auxquels on rend un culte, mais qu'elle est encore et surtout une soumission totale, sans réserve, aveugle même, à leur volonté en toutes circonstances et quelles qu'elles soient.

Notre guide

- Bottéro Jean, *Au commencement étaient les dieux*, Paris, Éd. Tallandier, 2004.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

4.5

~1700

Mésopotamie

Pourquoi les dieux ont-ils créé les hommes, pourquoi les ont-ils créés mortels et pourquoi ont-ils voulu les détruire sous un Déluge ?

Vers 1700 avant notre ère, un long poème que l'on a appelé le *Poème du Supersage* fut publié en Mésopotamie. Ce superhéros porte le nom akkadien d'Atrahasis, roi de Shuruppak (Fâra en Irak). Les chercheurs ont réussi à recomposer les deux tiers de ce texte, environ 800 vers qui suffisent amplement pour en comprendre le sens général. Et c'est dans ce chef d'œuvre littéraire que nous pouvons découvrir quelle vision cette civilisation se faisait de l'homme et de sa destinée.

Au commencement, seuls les dieux existaient. Ils se répartissaient en deux classes : celle des dieux consommateurs, les *Anunnaki* et celle des dieux producteurs, les *Igigi*, dieux mineurs, qui devaient entretenir matériellement les *Anunnaki*, à l'exemple du peuple qui, sur Terre, devait entretenir la cour royale. Un jour, excédés par ce travail épuisant, les *Igigi* se révoltèrent. Ils firent grève. Affamés, les *Anunnaki* supplièrent *Enlil*, le dieu souverain, d'intervenir. Représentant l'Autorité, la Force, la Puissance, celui-ci voulut mater cette révolte. Mais les *Igigi* ne se laissèrent pas impressionner. Intervint alors *Ea*, le grand Vizir, représentant la lucidité, l'intelligence, la ruse, la faculté d'adaptation et d'invention. Il proposa à *Enlil* de confier les corvées auxquelles étaient soumis les *Igigi* à de nouvelles créatures : des êtres inférieurs aux dieux. Façonnés dans l'argile, ils seraient mortels. Ils ne vivraient que 25 000 ans.

Ce qui fut fait.

Après avoir accompli leurs 25 000 ans de bons et loyaux services, ces serviteurs devaient disparaître. Mais ils n'étaient pas n'importe quels serviteurs. Dans leurs veines coulait du sang divin. La sage-femme des dieux, *Mami l'Experte* (ou *Nintu*), leur avait infusé le sang d'un *Igigi* révolté, immolé pour la circonstance, afin de leur donner l'intelligence nécessaire pour accomplir tous les travaux qu'ils allaient devoir entreprendre.

Lors, on immolera un dieu, (...)
À sa chair et son sang
Nintu mélangera de l'argile
Ainsi seront associés du dieu et de l'homme,
Réunis en l'argile¹.

Cette représentation de l'homme, être hybride composé de matière périssable et de divin, n'était pas nouvelle. Elle était déjà connue des Indiens pour lesquels en l'homme vit une parcelle du *Brahman*, divin immanent et transcendant qu'il peut rejoindre au fond de lui-même par différentes techniques. Peu portés sur la mystique, les Mésopotamiens firent du sang divin

¹ Bottéro Jean et Kramer Samuel Noah, *Lorsque les dieux faisaient l'homme*, Paris, Éd. Gallimard, 1993, p. 537.

le symbole de l'intelligence de l'homme. Attribut qui lui conférait une certaine noblesse et qui le plaçait entre les dieux et les animaux.

Le Déluge

Mais une fois créés, les hommes se mirent à proliférer à un point tel que les dieux perdirent le sommeil, tant ils faisaient du bruit. Partisan des méthodes expéditives, *Enlil* décida de les anéantir en demandant à *Namtar*, maître des épidémies, de se charger de cette tâche, sans penser aux fâcheuses conséquences économiques de cette décision irréfléchie. Une nouvelle fois, *Ea* intervint, mais cette fois-ci, auprès d'Athrasîs, le Supersage, qui jouissait de la confiance de tous les humains. Il lui conseilla de détourner toutes les offrandes alimentaires sur *Namtar*. Rassasié, celui-ci se garda bien de décimer les hommes. *Enlil*, toujours décidé à les éliminer, demanda à *Adad*, maître des pluies, de cesser d'arroser la Terre. Nouvelle intervention d'*Ea* qui proposa à Athrasîs d'offrir toutes les victuailles à *Adad*. Rassasié, celui-ci refusa, à son tour, d'intervenir. Ce nouvel échec poussa alors *Enlil* à réduire au silence les hommes en les noyant sous un déluge planétaire.

C'est la plus ancienne version du mythe du Déluge que nous connaissons à l'heure actuelle.

Ea, décidé de sauver les hommes pour que ses collègues les dieux ne soient pas réduits à la famine, suggéra à Athrasîs de construire un bateau à double pont et d'y embarquer son épouse, ses enfants, ses alliés, ses maîtres d'œuvres pour préserver les secrets des techniques, ainsi que des animaux domestiques et sauvages.

Le Déluge dura sept jours anéantissant toute l'humanité, sauf les occupants de l'arche.

Ea proposa alors à *Enlil*, une nouvelle fois furieux que son plan n'ait pas réussi à 100 pour 100, une méthode naturelle et moins radicale pour réduire le nombre des hommes tout en le maintenant à un niveau suffisant pour continuer à entretenir les dieux, et pour que leur vacarme ne les incommodât plus. Il lui proposa de réduire leur espérance de vie à 120 ans, de restreindre les naissances et la survie des nouveau-nés en rendant les accouchements difficiles et en permettant à l'implacable *Démone-l'Éteigneuse* de ravir aux femmes leurs bébés, de les rendre stériles et d'exiger de celles qui se consacraient aux temples de renoncer à la maternité.

Tout était dit. Tout était expliqué :

La destinée de l'homme ?

Servir les dieux.

Sa dignité ?

Du sang divin coule dans ses veines.

La mort ?

Les hommes sont pétris dans l'argile. L'immortalité n'appartient qu'aux dieux.

Les nombreuses morts en couches, la mortalité infantile, les maladies... ?

Une décision des dieux pour restreindre le nombre des hommes.

Les calamités naturelles : sécheresses, inondations... ?

Des caprices des dieux.

Cette explication développa chez les Mésopotamiens une vision fataliste de la vie aggravée par la perspective d'une vie d'outre-tombe larvaire, morne, triste...

Mais ce fatalisme ne les conduisit pas à la dépression, au désespoir. Ils remplirent au plus près de leur conscience leurs devoirs envers leurs dieux dans les temples, puisque leur sort était de les servir. Mais ils ne montrèrent aucun désir de se rapprocher d'eux, de leur témoigner de la ferveur et encore moins de les aimer. Et puisque la vie dans l'Au-delà ne présentait aucun intérêt, ils cherchèrent aussi et surtout à rendre leur vie sur Terre la plus agréable et la plus intéressante possible en inventant, en produisant mille et une richesses, en voyageant, en

commerçant, tout en obéissant à une morale : honnêteté, dignité, entraide. Une morale sans aucun caractère religieux, une morale dont la seule justification était d'assurer à chacun une vie en commun supportable. Dans ce but, ils mirent au point une justice dont le « Code d'Hammurabi² », rédigé à la même époque, nous en donne l'esprit. Une justice compensatrice, analogue à la loi du talion. « Œil pour œil, dent pour dent » à cette différence près que les peines étaient modulées en fonction du statut social du lésé.

Cependant, nous l'avons vu, d'autres voix se firent entendre. L'auteur du poème *Le Juste souffrant* qui date de la même époque, n'impute pas tous les malheurs qui frappent les hommes aux seuls caprices des dieux. Le mal, la souffrance sont aussi la punition de leurs péchés. Si aucune faute ne peut être relevée ou ne mérite pas une telle sanction, la seule explication est que les dieux sont trop au-dessus des hommes. Ils sont inaccessibles à leur entendement. Les raisons de leur manière d'agir leur échappent. Cette dernière explication requiert de l'homme une foi totale en leur justice. La mettre en doute reviendrait à contester l'ordre établi. Elle requiert aussi de l'homme un abandon complet à leur volonté, seule attitude raisonnable pour retrouver leur faveur.

Je glorifie le Seigneur très sage, le dieu raisonnable,
Qui s'irrite, la nuit, mais qui le jour venu se calme.
Je glorifie le seigneur Marduk !
Telle la tourmente d'un cyclone, il enveloppe tout de sa colère ;
Puis son haleine se fait bienfaisante, comme le zéphyr du matin !
Irrésistible est d'abord sa fureur, et sa rage catastrophique ;
Puis son cœur se retourne, son âme se reprend³!

Le récit du Déluge que contient ce poème est le plus ancien qui nous est parvenu. Ce mythe deviendra un des mythes les plus répandus au monde, car il a une base historique : celle de la fin de la dernière glaciation qui se déroula entre 16 000 et 6000 ans avant notre ère, et qui provoqua, au niveau planétaire, une remontée spectaculaire des océans. On trouve, en effet, ce mythe dans presque toutes les civilisations anciennes.

Pour nous autres Occidentaux, c'est le récit du Déluge tel que la Bible le rapporte qui reste gravé en notre mémoire. Les rédacteurs du livre de la *Genèse* où il est consigné, ont repris le canevas du mythe mésopotamien, mais ils y ont inséré une toute autre théologie. À la multitude des dieux ils ont substitué un Dieu Unique, transcendant, sans le moindre trait anthropomorphique, sans le moindre besoin de serviteurs pour assurer son pain quotidien. Et au bruit incommodant (mal physique) des hommes, ils ont substitué leur corruption (mal moral) (Gn 6 : 5), comme la cause du Déluge, Dieu voulant recréer une nouvelle humanité capable de mener une vie plus conforme à un idéal éthique et religieux sous la conduite des meilleurs de ses représentants : Noé, Abraham, Moïse, le Peuple Élu.

Notre guide

- Bottéro Jean, *La plus vieille religion. En Mésopotamie*, Paris, Ed. Gallimard, 1998.
- Bottéro Jean et Kramer Samuel Noah, *Lorsque les dieux faisaient l'homme*, Paris, Ed. Gallimard, 1993.

² Ce code n'est pas un recueil de lois, mais un florilège de décisions judiciaires rendues par le roi Hammourabi (~1792-~1750) et qui, à ses yeux, pouvaient servir d'exemples de justice équitable aux yeux des autres rois.

³ Lambert Wilfred G., *Wisdom : Babylonian Wisdom Literature*, Oxford, 1960, p. 342. Cité par Bottéro Jean, *La plus vieille religion. En Mésopotamie*, Paris, Éd. Gallimard, 1998, p. 363.

4.6

~1700 - ~1180

Anatolie

La religion, un contrat passé entre les dieux et les hommes **Pratique de la confession et de l'eucharistie**

Pour la majorité des historiens, les Hittites et leurs cousins louvites seraient des émigrés indo-européens. Venus des Balkans, entre 2500 et 2000, ils s'installèrent sur le plateau Anatolien. Vers la fin du XVII^e siècle, ces deux peuples fondèrent chacun un royaume. Mais vers 1380, les Hittites s'imposèrent et fondèrent un empire qui connut des fortunes diverses. À certains moments, celui-ci s'étendait jusqu'en Syrie et à Chypre et à d'autres, il se réduisait comme peau de chagrin au pourtour de sa capitale, Hattousa (aujourd'hui Bodhazköy).

Ce plateau anatolien est riche en gisements de fer. Les Hittites furent, semble-t-il, les premiers à pratiquer le martelage à chaud de ce métal pour fabriquer leurs armes. Et pendant plusieurs siècles ils conservèrent jalousement leur secret. Ils furent peut-être aussi les premiers à construire des chars de guerre à roues rayonnées. Ces nouvelles armes en firent donc un peuple redoutable et redouté.

Relevons deux de leurs exploits militaires : ils pillèrent Babylone vers 1550, mais n'y demeurèrent point. Et vers 1275, ils affrontèrent les Égyptiens lors de la célèbre bataille de Kadesh sur l'Oronte pour le contrôle du couloir syro-palestinien, bataille sans vainqueur qui se termina par un traité de paix par lequel les deux parties se partageaient ce carrefour de voies commerciales.

Vers 1180, cet empire s'effondra dans des circonstances qui ne sont pas encore élucidées. Certains pensent que le coup mortel lui fut porté par ces mystérieux Peuples de la mer qui ravageaient à cette époque les côtes de la Méditerranée orientale. Des principautés hittites se reformèrent en Syrie du Nord au IX^e siècle avant notre ère, mais, à leur tour, elles furent balayées par les Assyriens.

Tous les dieux ont leur place dans le panthéon hittite

Guerriers, ces Hittites comptaient évidemment sur leurs armes en fer et leurs chars pour vaincre leurs ennemis dotés encore d'armes en bronze, mais ils comptaient aussi sur leurs dieux. Ils croyaient profondément qu'aucune de leurs entreprises ne pouvait réussir sans leur accord et leur aide. Aussi, en bons stratèges, mettaient-ils tout en œuvre pour obtenir leur appui, car chacun d'eux représentait un capital de puissance, une « force de frappe », à laquelle, si elle se mettait en branle, aucune armée ne pouvait résister.

Leur panthéon rassemblait donc tous les dieux locaux des différentes parties de leur empire et ceux de ses différentes ethnies (Hattiens, Louwites, Palaïtes, Nésites...). Et dès qu'ils conquéraient une nouvelle terre, un nouveau peuple, ils adoptaient immédiatement leurs dieux. C'est dire si leur panthéon était très fourni. Eux-mêmes parlaient de leurs « mille dieux ».

Des divinités à l'image de la Nature environnante

La vision que les Hittites avaient du monde divin était surtout influencée par leur environnement naturel. L'Anatolie est constituée d'un plateau central élevé, massif, très accidenté, ceinturé de montagnes : chaînes Pontiques au nord, Taurus au sud, qui, toutes les deux, convergent vers l'est où se dresse le massif volcanique arménien (5165 m. au mont Ararat). Son climat est sec, ses hivers rigoureux et ses étés très chauds peuvent provoquer de terribles sécheresses. Les paysans de ce plateau avaient tout naturellement placé à la tête du panthéon de leur monde divin un dieu *Montagne*, leur protecteur. Ils avaient aussi divinisé les sources et les rivières qui leur avaient permis de transformer ce plateau steppique en jardin. Ils avaient donc donné pour épouse à leur dieu *Montagne* une déesse *Source*.

Puis ils avaient fait du dieu *Montagne* un dieu de l'*Orage*, symbole plus parlant, si l'on peut dire, de ce monde divin qui, parfois, les terrifiait en ébranlant la Terre et les Cieux. Ils l'avaient doté d'un animal fétiche, symbole de la puissance créatrice, le taureau. Et ils avaient fait de la déesse *Source* une *déesse-Mère* accompagnée d'un félin, symbolisant ainsi qu'elle était autant la souveraine de la Nature sauvage que de la Nature domestiquée. Le dieu *Orage-Taureau* avait pour fonction de féconder la *déesse-Mère* afin d'assurer aux hommes, aux bêtes et aux cultures un plein épanouissement.

À l'époque hittite, cette *déesse-Mère* subit une nouvelle transformation. Elle fut élevée au rang suprême de déesse *Soleil d'Arinna*. Le soleil, comme l'eau, est source de toute vie.

L'émergence de cités et de principautés, puis d'un royaume et enfin d'un empire suscita l'apparition de nouvelles divinités responsables de la guerre, de la justice, des serments, des cités, des temples, de la famille impériale, mais aussi de la vie quotidienne... Un dieu *Lune*, par exemple, présidait à la grossesse. Une femme enceinte était dite « enlunée ». Cet environnement particulier et cette évolution influencèrent donc profondément leur mythologie et leurs pratiques religieuses.

Leurs mythes, dans leur grande majorité, célébraient la victoire de leur dieu *Orage* et des dieux de la végétation sur les forces obscures et malfaisantes qui régnaient en maîtres sur Terre durant l'hiver.

Mais ayant aussi constaté que le cycle des saisons ne suivait pas toujours un cours régulier, que le printemps pouvait parfois se faire attendre provoquant de la famine à la suite de l'épuisement des réserves de nourriture, que le climat pouvait se détériorer provoquant inondations, sécheresse, gel..., les Hittites en avaient déduit très logiquement que leurs dieux ou bien n'étaient pas toujours à leur affaire, qu'il leur arrivait d'oublier les hommes, ou bien qu'ils étaient fâchés contre eux.

Des dieux distraits

Les dieux hittites avaient cette particularité qu'ils aimaient s'abandonner à une douce torpeur dans leurs palais des Cieux ou sur Terre, dans quelque endroit bucolique. Une vie insouciance était leur privilège. Ils avaient créé les hommes pour qu'ils les servent et les nourrissent. À ces derniers donc le travail et la hantise du lendemain. Aussi, chaque année, à la fin de l'hiver, les Hittites organisaient de grandes cérémonies religieuses durant lesquelles ces mythes étaient non seulement lus, mais encore mimés devant les statues de leurs dieux censés être présents en elles pour leur rappeler ce qu'ils avaient à faire : répéter, à chaque printemps, la victoire qu'ils avaient emportée aux temps originels sur les forces de la mort, de l'hiver... Et s'ils mimaient ces mythes, c'est qu'ils n'avaient pas une confiance absolue dans la capacité de leurs dieux à

bien entendre leurs prières, plongés qu'ils pouvaient être dans leur douce torpeur. Aussi deux précautions valaient mieux qu'une. Ajouter le geste à la parole leur semblait plus efficace que la parole seule.

Leurs mythes nous révèlent donc qu'au cœur de leur religion régnait une peur, une crainte non pas tant de la Toute Puissance divine, quand bien même elle se manifestait à travers le déchaînement des orages, mais que les dieux les oublient, leur fassent faux bond, ne respectent pas le contrat qui les liait aux hommes.

La religion un contrat entre les dieux et les hommes

En effet, la religion pour les Hittites consistait avant tout en un contrat passé, dans les temps originels, entre les dieux et les hommes. Un contrat semblable à celui qui liait le roi et ses sujets. Le roi assurait à ses sujets assistance et protection. En retour, ceux-ci lui fournissaient tout ce dont il avait besoin. Les dieux, semblablement, assuraient aux hommes leur protection. Ceux-ci, en retour, les servaient, les nourrissaient, les louangeaient et entretenaient la planète Terre sur laquelle ils aimaient venir se reposer.

Lorsque le pays était prospère et que le roi remportait des victoires, cela signifiait que le contrat était respecté de part et d'autre. Lorsque, au contraire, des calamités survenaient, cela pouvait signifier, comme nous venons de le voir, que les dieux étaient distraits, mais cela pouvait aussi signifier qu'ils étaient fâchés contre les hommes, qu'ils les punissaient parce qu'ils n'avaient pas observé un point quelconque du contrat, ce qui constituait un péché.

Le péché, une non-observance du contrat

Deux sortes de péchés provoquaient la colère des dieux :

- Les péchés relatifs à leur entretien : temples peu ou pas entretenus, offrandes peu généreuses, sacrifices de bêtes malades, maigres, difformes, non-observance scrupuleuse des rites, omission d'un ingrédient, mauvaise cuisson des plats offerts, mauvaises odeurs...
- Les péchés relatifs à la morale sociale : meurtres, non-respect de la parole donnée, vols, dommages à la propriété, mensonges...

La recherche du péché

Aussi lorsqu'un malheur survenait, il fallait, de toute urgence, découvrir le péché qui avait provoqué la colère des dieux. Les extraits suivants sont tirés de la prière que le prince Kantuzzili (~1400), alors malade, adressa à la déesse *Soleil* pour connaître la cause de sa maladie.

Que ma déesse m'ouvre maintenant sincèrement son cœur et son âme ; qu'elle me dise ma faute afin que j'en prenne connaissance. Ou bien que ma déesse me la révèle dans un rêve. Que ma déesse m'ouvre son cœur ! Qu'elle me signifie ma faute afin que j'en prenne connaissance. Ou bien que la devineresse me la dise...

Voici que moi, le roi, je m'inclinai devant toi et que je te répète : Quel dieu m'a attribué la maladie que voici ? Que ce dieu soit au ciel ou sur la terre, toi, déesse Soleil, tu iras à sa rencontre ! Va ! Parle à ce dieu ! Que t'ai-je donc fait, ma déesse ? Quelle faute ai-je donc commise ?...

Je suis toujours angoissé quant à ce que j'ai fait à ma déesse...

Maintenant, je n'arrête pas de crier « pitié » devant ma déesse ; ma déesse, écoute-moi¹.

¹ CTH 373 24-26, CTH 374 A 2-6, 10, 21 in Lebrun René, *Hymnes et prières hittites*, Louvain-La-Neuve, 1980, p. 116, 129.

Chacun responsable de ses actes

Cette recherche d'une faute commise était rendue difficile, car, jusqu'au XVI^e siècle, les Hittites croyaient qu'ils héritaient des fautes commises et non expiées par leurs ancêtres. Ce qui provoquait chez eux une insécurité et une angoisse permanentes. Est-ce ma faute ? Et si ce n'est pas ma faute, qui est le coupable ? Mais entre 1500 et 1200, les mentalités évoluent. Refusant l'hérédité de la faute, les Hittites rédigèrent, à l'instar des Babyloniens et des Assyriens, un code de plus de deux cents lois basées sur le concept de la responsabilité individuelle².

Si quelqu'un tue un homme ou une femme à la suite d'une querelle, il rapporte le cadavre et il donne quatre personnes, hommes ou femmes, et il s'acquitte pour sa maison.

Si quelqu'un tue un ou une esclave à la suite d'une querelle, il rapporte le cadavre et il donne deux personnes, hommes ou femmes, et il s'acquitte pour sa maison.

Si quelqu'un frappe un homme ou une femme libre et que la victime en meurt - sa main se rend coupable d'un crime -, il rapporte le cadavre et il donne deux personnes et il s'acquitte pour sa maison.

Ce concept de responsabilité individuelle fut donc introduit dans le contrat qui liait les hommes aux dieux. On voit deux rois Mursili II et Hattusili III les inciter, dans leurs prières, à faire de même, à ne plus punir quelqu'un pour une faute commise par un autre. Ils leur demandèrent aussi de ne pas punir un enfant dont le jeune âge ne permettait pas de lui faire déceintement endosser la responsabilité de ses actes.

Le pardon des fautes

De plus, ils se mirent à refuser aux dieux l'arbitraire et purgèrent l'homme de toute idée fataliste. Si chacun est responsable de ses fautes et doit en assumer les conséquences, chacun a aussi droit au pardon s'il manifeste un repentir sincère. Les dieux doivent en tenir compte dans leurs jugements. Et de même que le Code établit une échelle des peines en proportion de la faute commise et de la qualité de la personne lésée, la punition des dieux doit, elle aussi, être proportionnelle à la faute commise. Cette idée tranche avec celles d'autres peuples du Proche-Orient pour lesquels la moindre faute cultuelle commise à l'égard d'un dieu pouvait valoir la plus terrible des punitions.

C'est ainsi que, dans une de ses prières, le roi Mursili fait comprendre aux dieux que les vingt années de peste qu'ils avaient infligées à l'empire étaient plus que suffisantes pour expier les fautes commises par son père Suppiluliuma I^{er}. La coupe était pleine. Le peuple avait suffisamment expié. Les dieux devaient faire cesser ce fléau.

La vertu expiatrice de la souffrance

La reine Puduhepa (début du XIII^e siècle) alla même plus loin. Elle développa une idée tout à fait nouvelle qui fera florès dans la religion judéo-chrétienne : la vertu expiatrice de la souffrance. Son mari, le roi Hattusili III, était malade, elle ne savait pour quelle faute. Dans une de ses prières, elle demanda à la déesse *Soleil* sa guérison lui rappelant que, lorsqu'elle endurait les douleurs d'un accouchement au cours duquel elle frôla la mort, elle avait offert ses souffrances et sa vie à son fils, le dieu *Orage* de Zipalanda. À la déesse maintenant d'en tenir compte et de guérir son mari.

Déesse Soleil d'Arinna, ma maîtresse, sois complaisante envers moi, écoute-moi ; parmi les gens circule le proverbe suivant : « Le dieu apporte son aide à une femme dans les douleurs de l'enfantement ». Or moi,

² Cf. Fontanille Isabelle, *Les lois hittites : traduction, commentaire*, Ktèma 12, 1987.

Puduhépa, alors que j'étais dans les douleurs de l'enfantement, j'ai consacré ma propre personne à ton fils. Aussi, déesse Soleil d'Arinna, ma maîtresse, viens à mon aide, accorde-moi ce que je te demande. Accorde la vie à Hattusili, ton serviteur³.

L'invention de la « confession »

Pour connaître leurs fautes, les Hittites pouvaient recourir à des prêtres spécialistes qui les aidaient à faire leur examen de conscience. Ces confesseurs avaient développé toute une littérature pénitentielle pour aider leurs pénitents à fouiller les moindres recoins de leur conscience ou la vie de leurs ancêtres et entourage. Si, malgré tout, ils ne trouvaient pas la cause de leur malheur, ils recouraient alors à la divination. Une fois la faute reconnue, ils devaient exprimer un sincère repentir. Mais exprimer dans son cœur le plus sincère des repentirs ne suffisait pas, car les dieux hittites n'étaient pas omniscients. Ils ne pouvaient pas lire dans le cœur des hommes leurs pensées. Ils ne pouvaient juger les hommes que sur leurs actes. Leur repentir devait donc se traduire en offrandes, en sacrifices, en rituels de purification.

Le paradis est à chercher sur Terre

Chez les Hittites, on ne pouvait « gagner son paradis » en menant sur Terre une vie conforme à la volonté des dieux. Pour eux, la vie dans l'Au-delà était des plus incertaines. Aussi se concentraient-ils avant tout sur leur vie terrestre. Si elle était prospère, c'est qu'elle était bénie des dieux, et il fallait en jouir au maximum. Si elle ne l'était pas, c'est qu'elle était entachée de péchés. Et s'ils voulaient qu'elle changeât, ils devaient aller à confesse. Il n'y avait que le roi et la reine qui connaissaient une apothéose après leur mort.

Comment manœuvrer les dieux

Frères des dieux mésopotamiens, les dieux hittites éprouvaient joies et peines, bienveillance et colère. Mais s'ils étaient très puissants, ils n'étaient pas tout-puissants. Nous venons de le relever, ils n'étaient pas omniscients, ils ne pouvaient lire les pensées des hommes. Ils étaient encore affligés d'une autre limite. Ils ne possédaient pas le don d'ubiquité.

Fatigués par les sollicitations incessantes des hommes, il leur arrivait d'aller se reposer et dormir en des lieux champêtres célestes ou terrestres, loin de toute agitation. Aussi fallait-il d'abord les tirer de leur torpeur et les inciter à regagner leur temple, si on voulait les prier. Mais réveiller un dieu n'était pas donné à tout le monde. Seuls des membres du clergé, spécialistes de cette tâche, pouvaient l'accomplir. Ils se rendaient dans des endroits où leur voix pouvait porter au loin et ils les appelaient.

Réveillé, le dieu devait encore rejoindre la ville où se trouvait son temple. C'est à la statue sculptée à son image et placée dans son temple qu'il reconnaissait que celui-ci était bien le sien. Alors il venait « habiter » sa statue pour écouter ses adorateurs.

Aussi, le pire drame qui pouvait advenir à une ville vaincue était lorsque son vainqueur enlevait de son temple la statue de son dieu protecteur. Il la privait ainsi de toute visite de son dieu, de toute communication avec lui. Elle était donc condamnée à périr, privée qu'elle était de tout protecteur. Cette croyance poussa les Hittites, lorsqu'ils avaient conquis une ville, à enlever toutes les statues de ses temples et à les placer dans leurs propres temples, pensant ainsi que les dieux de la ville vaincue allaient désormais venir habiter chez eux, leur apporter

³ Lebrun René, op. cit., p. 338.

un soutien supplémentaire en force et en puissance et ne plus répondre aux prières de leurs anciens adorateurs.

Prier pour se faire entendre des dieux

Parce que leurs dieux ne parvenaient pas à lire les pensées des hommes, à sonder leurs reins et leurs cœurs, les Hittites avaient développé différentes sortes de prières officielles qui exposaient leurs intentions de façon la plus claire possible.

Pour conforter leurs dieux, les flatter, leur dire combien ils étaient merveilleux... et attirer ainsi leur bienveillance, ils composèrent des prières de louange dites « wallyatar » auxquelles, en principe, leurs dieux ne pouvaient résister.

Déesse Soleil d'Arinna, toi, (tu es) une divinité importante. En ton honneur, ma déesse, et en l'honneur des dieux, (il y a) au pays hittite des temples solidement construits.

En outre, dans aucun autre pays n'existe un temple en ton honneur. C'est seulement au pays hittite propre et sacré que l'on célèbre constamment fêtes et cérémonies en ton honneur.

J'ajoute que, dans aucun autre pays, on n'en célèbre régulièrement en ton honneur⁴.

Lorsqu'ils voulaient leur expliquer les raisons qui les avaient poussés à agir de telle manière, ils leur adressaient des prières dites « arkuwar » qui étaient de véritables plaidoiries. Les Hittites se distinguèrent donc des civilisations qui les entouraient en s'affranchissant peu à peu de l'oppression que les dieux pouvaient faire peser sur les hommes.

Dans les couches aisées de la population, le Hittite se sent de moins en moins soumis à l'arbitraire parfois aveugle des dieux. Il peut discuter avec eux, se justifier ; cette opinion tend à s'imposer sous l'Empire. L'homme s'affirme davantage comme partie prenante du contrat qui lie les hommes et les dieux. Comme n'importe quel accusé, il peut présenter sa défense, moyennant quoi les dieux sont susceptibles de revenir sur leur décision première. L'essentiel est donc de présenter une plaidoirie habile, bien structurée, à même de satisfaire les dieux⁵.

Lorsqu'un dieu refusait de répondre à leurs sollicitations, ils lui adressaient des prières dites « mugawar » accompagnées de tout un rituel efficace pour le ramener à de meilleurs sentiments, voire pour le sortir de sa bouderie. Si un dieu se montrait particulièrement rancunier, à l'aide la magie, ils enfermaient sa colère dans de grosses marmites de fer aux couvercles de plomb et les enterraient dans de la terre noire.

Et si une telle prière ne suffisait pas encore, ils recouraient à un quatrième type de prières dites « wekuwar », qui étaient de véritables réclamations argumentées pour faire changer d'avis le dieu.

Ou alors ils lui adressaient un cinquième type de prières dites « malduwar » dans lesquelles ils promettaient au dieu une offrande exceptionnelle s'ils étaient exaucés.

Comme on le constate, vis-à-vis de leurs divinités, les Hittites se conduisaient comme tous les peuples de Proche-Orient. Ils recherchaient avant tout l'efficacité. Ils appliquaient le principe du « do ut des » (Je donne pour que tu donnes). Ils offraient à leurs dieux les sacrifices dont ils attendaient, en retour, la satisfaction de leurs demandes. La religion possédant avant tout un côté utilitaire, les Hittites ne s'adressaient à leurs dieux que lorsqu'ils se trouvaient en difficulté⁶. Ils ne croyaient pas en un Destin irrévocable. Ils croyaient avant tout en leur capacité

⁴ *Ibid.*, p. 167.

⁵ *Ibid.*, p. 415.

⁶ Cf. un des spécialistes de cette religion, René Lebrun, dans sa présentation des « Religions hittite et asianique », in *Encyclopédie des religions*, op. cit., t. 1, p. 84.

de se justifier aux yeux d'une divinité, s'ils avaient fauté, ou de la convaincre par des arguments pertinents, s'ils avaient une demande à présenter.

Des dieux fugueurs

Semblables aux hommes dans leurs sentiments, ces dieux pouvaient exprimer leur mécontentement, leur mauvaise humeur non seulement en boudant, mais encore en pliant bagages, en quittant leurs temples, leurs terres, le pays hittite. Pire même, ils pouvaient aller s'installer chez leurs ennemis. Et quand un dieu quittait le pays, c'était une véritable catastrophe. Ou plutôt, les Hittites croyaient que si une catastrophe survenait, la cause était à rechercher dans le départ d'un dieu. Et s'il s'en était allé, c'était à cause d'une faute culturelle ou morale commise par le roi.

Ainsi, au XIV^e siècle, les Hittites pensèrent que leur dieu *Telibinu*, le fils du *dieu de l'Orage*, avait déserté leur pays en raison d'une peste qui, nous l'avons dit, durait depuis plus de 20 ans. Le roi Mursili II consulta l'oracle pour connaître la cause de cette fugue. La réponse fut que son père avait commis deux fautes, l'une culturelle (Il n'avait plus apporté d'offrandes au dieu du fleuve Euphrate) et l'autre morale (Il avait tué son frère pour s'emparer du trône).

Alors, Mursili II le pria de revenir :

Telibinu, le vénérable, que tu sois parti au Ciel chez les dieux, ou bien à la mer, ou à la montagne, ou encore que tu sois parti au pays ennemi pour une bataille, dès lors que le délicieux arôme, le parfum du cèdre et les fumées de la graisse t'appellent, allons, reviens dans ton temple. Je te rassasierai sans cesse avec du pain et de la boisson sacrés⁷.

Mais il ne se contenta pas de l'appeler, il se mit à argumenter. Il transforma l'effet de ces péchés (la peste) en cause (absence de culte). Si un culte ne lui était plus rendu, c'était la faute des dieux. En frappant le pays de la peste, ils avaient fait mourir tous ceux qui étaient chargés de la préparation des offrandes.

Ô dieux, qu'avez-vous fait ? Vous avez laissé la peste envahir, si bien que le pays hittite tout entier est en ruine... les meunières du dieu qui préparent les pains d'offrandes destinés aux dieux sont mortes... les vachers et les bergers du gros et du petit bétail sur lesquels on prélève les morceaux de sacrifices sont morts... Personne ne prépare le pain, la boisson et la viande nécessaires aux offrandes. Ô dieux, en plus vous nous accusez⁸ !

Des dieux circonvenus

Lorsqu'un roi hittite partait en campagne contre un pays ou une ville, il cherchait, avant son départ, par un rituel et des sacrifices appropriés, à inviter le dieu de ce pays ou de cette ville à venir s'installer en pays hittite, et ceci afin d'affaiblir son ennemi et renforcer sa propre puissance.

Voici pour vous, dieux de la ville ennemie, j'ai mis un vase de bière décoré. Pour vous j'ai mis à gauche des tables dressées, pour vous j'ai tracé des routes avec de la laine blanche, rouge et bleue. Que ces laines soient vos routes ! Marchez dessus ! Soyez bien disposés à l'égard du roi ! Éloignez-vous désormais de votre pays⁹ !

⁷ Lebrun René, op. cit, p. 185.

⁸ *Ibid.*, p. 169.

⁹ Cité par Hatice Gonnet, « Dieux fugueurs, dieux captés chez les Hittites » in *Archéologie et religions de l'Anatolie ancienne*, Louvain-la-Neuve, coll. Homo religiosus 10, 1984, p. 396-397.

La première « eucharistie »

Régulièrement, le roi participait à des cérémonies religieuses dans les temples des grandes divinités. Ces cérémonies comportaient un repas sacré. Il revêtait ses insignes de roi et de grand-prêtre et, entouré de son épouse et des dignitaires du royaume, il s'asseyait sur un trône face à la statue d'un de ses dieux. À un moment donné, les prêtres du temple lui présentaient un rhyton, vase en forme de l'animal fétiche du dieu visité. Pour le dieu *Orage*, ce rhyton avait la forme d'un taureau et son fond était décoré de l'effigie du dieu. Ce vase contenait le breuvage sacré. Or, lors de cette cérémonie, le roi ne buvait pas en l'honneur du dieu visité. Il buvait le dieu lui-même. Dans les textes qui décrivent cette libation, le nom des divinités est toujours à l'accusatif. Et chez les Hittites, l'âme, l'esprit sont des liquides. En buvant l'âme du dieu, le souverain acquérait donc sa puissance. Les prêtres lui présentaient ensuite un pain dont il « mordait » une bouchée. Selon les spécialistes qui ont étudié ce rituel, le pain représentait probablement le corps du dieu. En le mangeant, il acquérait sa puissance physique¹⁰.

Des dieux proches des humains

Dans aucune des prières hittites retrouvées à ce jour, on n'y trouve trace d'adoration, d'élan mystique ou d'une quelconque perception d'une transcendance du divin. Les dieux hittites sont proches des hommes. Ils annoncent les dieux d'Homère, poète qui vécut sur les côtes de l'Anatolie. L'orant se conduit envers eux un peu comme il se conduit lorsqu'il présente une supplique à son roi. Et le roi et la reine se considèrent un peu comme leurs égaux. Les dieux existent, dotés de qualités et de faiblesses. Aux hommes d'apprendre à vivre avec eux, tels qu'ils sont, dans la meilleure harmonie possible, à faire le meilleur usage possible de leur puissance et surtout à faire tout ce qu'il faut pour éviter leur départ, car le plus grand malheur pour les Hittites n'était pas que le Ciel leur tombât sur la tête, mais que le Ciel désertât leur pays.

Nos guides

- Lebrun René, *Hymnes et prières hittites*, Louvain-La-Neuve, Centre d'Histoire des religions, coll. Homo religiosus 4, 1980.
- Lebrun René, « La Religiosité et le sacré dans l'Anatolie ancienne et dans les cultes asianiques », in *Les Civilisations méditerranéennes et le sacré*, Turnhout, Brepols Publishers, 2004, pp. 31 – 48.
- Lebrun René, « Les grands mythes anatoliens, leur langage, leur message, leur fonction », in *Le Mythe, son langage et son message*, Louvain-La-Neuve, coll. Homo religiosus 9, 1981, pp. 113 – 129.
- Gonnet Hatice, « Dieux fugueurs, dieux captés chez les Hittites », in *Archéologie et religions de l'Anatolie ancienne*, Louvain-La-Neuve, coll. Homo religiosus 10, 1984, pp. 386 - 398.

¹⁰ *Ibid.* p. 391 et les notes 15, 16, 17.

Dès ~1600

***Homo religiosus* en Chine**

L'Étiquette comme morale sociale et religieuse

Une Chine féodale

Les archives archéologiques attestent qu'à partir du III^e millénaire une double hiérarchisation de la société se mit progressivement en place en Chine :

- au niveau local, une noblesse terrienne établit son pouvoir sur le peuple ;
- au niveau national, ces nobles se partagèrent le territoire et formèrent une confédération de seigneuries organisées en un système féodal, c'est-à-dire en un système pyramidal dans lequel des rapports de supériorité, d'égalité ou d'infériorité liaient les seigneurs les uns aux autres.

Les vestiges découverts à Zhengzhou, capitale des deux premières dynasties historiques¹, attestent que, vers 1600, ce système fonctionnait pleinement². À son sommet régnait un roi élu par ses pairs. À partir de ~1600 et jusqu'en 221 avant notre ère, trois familles parvinrent à confisquer le pouvoir et elles fondèrent chacune une dynastie : celle des Chang-Yin fondée par T'ang le Victorieux (~1600 - ~1100), celle des Tcheou de l'Ouest fondée par les rois Wen et Wou (~1100 - ~771) et celle des Tcheou de l'Est (~771 - 221).

Cependant le pouvoir de ces souverains demeurait fragile. Durant tous ces siècles, et plus particulièrement à partir des VIII^e et VII^e siècles, les plus puissants de ces seigneurs ne cessèrent de chercher à limiter le pouvoir royal et à étendre leurs domaines en englobant, par la force, la diplomatie et les alliances matrimoniales, les seigneuries ou les terres voisines, si bien qu'au V^e siècle, il ne restait plus que sept grands royaumes, celui des Tcheou compris.

De 453 à 221 avant notre ère, ces royaumes s'affrontèrent, chacun d'eux cherchant à mettre la main sur tout le pays. On appelle cette période d'anarchie la « Période des Royaumes combattants ». Les Tcheou, tout comme les autres royaumes, furent finalement éliminés par les Qin. Ceux-ci réalisèrent, en 221 avant notre ère, l'unification du pays et fondèrent un empire unitaire qui subsista jusqu'en 1912.

Cette période d'anarchie provoqua une remise en cause profonde de la religion ancestrale vécue durant tant de siècles par ces féodaux. Deux nouvelles expressions philosophico-religieuses surgirent alors dès le VI^e siècle : le confucianisme et le taoïsme.

¹ Selon les anciens auteurs chinois, une première dynastie, celle des Xia, aurait occupé le trône royal de ~ 2100 à ~1600. Jusqu'à ce jour, aucun vestige archéologique n'est venu confirmer l'existence de cette dynastie. Aussi la considère-t-on comme mythologique.

² Zhengzhou est aujourd'hui le chef-lieu de la province du Henan, dans le centre de la Chine. Les murailles de cette première capitale de la Chine font 7 km de long, 20 m. de large à la base, et 5 m. de large au sommet. Les archéologues chinois ont encore exhumé plusieurs palais, des fours de porcelaine, des ateliers fabriquant des objets de bronze pour la famille impériale et des fours dans trois puits, qui auraient pu servir pour les sacrifices impériaux.

Une Chine urbaine

Cette société féodale était aussi une société urbaine. Nous ignorons à quand remonte la fondation des premières villes. Mais ce que nous savons en revanche, c'est que, dès l'origine, elles constituaient le centre de toute seigneurie. Elles se distinguaient les unes des autres par la dignité de leur résident : ville royale, villes de ducs, villes de comtes, villes de grands officiers... C'est là que ces chefs de guerre vivaient en compagnie de leur famille élargie regroupant toutes les familles parentes descendant du même trisaïeul. Y vivaient encore leurs vassaux qui ne détenaient aucun fief. C'est dire que cette société féodale n'était pas seulement hiérarchisée sur le plan local et national, elle l'était encore sur le plan familial.

L'Étiquette, règle fondamentale de l'Ordre social

Ce monde féodal était un monde violent. Ces seigneurs ne cessaient par les armes, la diplomatie, les alliances, les complots, les trahisons... de chercher à agrandir leurs territoires et à gravir les marches de la pyramide nobiliaire pour accéder aux premières marches, sinon à la première. Afin de canaliser quelque peu cette violence et rendre leur monde vivable, la Tradition, représentée par des sages, mit en place un ensemble complexe de règles de comportement, une Étiquette. L'obéissance à cette Étiquette devint la valeur absolue, car elle seule pouvait rendre paisibles et harmonieuses les relations de supériorité, d'égalité ou d'infériorité entre ces guerriers.

Ce monde féodal, nous venons de le souligner, était aussi un monde urbain où tous ces nobles vivaient en permanence en contact les uns avec les autres. Cette cohabitation engendrait des tensions, des conflits. Perdre la face était la hantise de ces nobles imbus de leur supériorité. Alors l'Étiquette fut le moyen le plus adéquat que les sages chinois trouvèrent pour faire vivre ensemble leurs turbulents et orgueilleux seigneurs. Et pour que chacun sache qu'elle était la Règle souveraine, la Tradition sacralisa cette Étiquette en la faisant remonter, elle aussi, aux premiers souverains mythiques de la Chine, les souverains civilisateurs et elle l'imposa comme morale religieuse.

Dans la famille restreinte, par exemple, le respect qu'un fils devait témoigner à son père allait jusque dans les détails que cite le sinologue Marcel Granet dans sa *Religion des Chinois*.

Un fils n'ose point se servir de l'escalier réservé à son père ; il ne touche ni à ses vêtements, ni à ses couvertures, ni à sa natte, ni à son oreiller, ni à l'escabeau où il s'appuie ; « Il respecte spécialement son bâton et ses chaussures et ne se permet pas d'en approcher de trop près ; il ne se permet pas de se servir de son écuelle, de sa coupe, de son pot à eau... ; il doit (en sa présence) marcher avec gravité..., s'abstenir de roter, d'éternuer, de tousser, de bâiller..., de se tenir sur un seul pied..., de mettre un pardessus même s'il fait froid..., de se gratter même s'il a des démangeaisons..., de laisser paraître la doublure de ses vêtements... »³.

Il en alla de même pour les membres de la famille élargie ainsi que pour les membres des familles vassales. Vivant en contact quotidien les uns avec les autres, l'harmonie n'était possible que si chacun respectait sa place et son rang de façon absolue, si chacun connaissait sur le bout des doigts ce qu'il pouvait dire et faire ou devait dire et faire dans telle ou telle circonstance. De temps à autre, le chef de la famille aînée organisait un repas auquel il conviait les familles parentes, et ceci afin de souder la solidarité familiale. Mais cette solidarité était aussi hiérarchisée. Et l'Étiquette précisait de quelle façon le fils aîné devait indiquer à chacun sa place, son rang. Par exemple, il l'indiquait aux familles les plus éloignées en ne les invitant pas à chacun de ces repas, et quand il les invitait, en les plaçant aux tables les plus éloignées.

³ Granet Marcel, *La Religion des Chinois*, Paris, Éd. Albin Michel, 1998, p. 106-107.

Les grands seigneurs et le roi invitaient eux aussi leurs vassaux à ces repas communautaires. Chez le roi, la salle à manger était meublée d'estrades hautes de trois pieds pour les simples officiers, de cinq pieds pour les grands officiers, de sept pour les seigneurs, de neuf pour l'estrade royale. Ainsi chacun connaissait son rang et sa proximité avec le roi.

On disposait vingt-six plats garnis de victuailles sur la table royale, seize sur celles des grands vassaux, douze sur celles des petits seigneurs, huit ou six sur celles des officiers. La nourriture était le symbole par excellence du pouvoir. Qui possédait le plus de nourriture possédait le plus de pouvoir car, par sa profusion, il manifestait sa capacité à nourrir le plus d'individus. Ainsi chacun connaissait l'exacte proportion de pouvoir que lui reconnaissait le roi. Le harem du roi se composait de 120 épouses. Il recevait dans la chambre nuptiale ses épouses de 5^e rang au début et à la fin des lunaisons, celles du 4^e rang, les jours suivants, et ainsi de suite. Ce n'est qu'à la nuit de la pleine lune, lorsque celle-ci était entièrement illuminée par le Soleil, qu'il s'unissait à la reine.

Comme on le constate, toute la vie familiale et sociale était codifiée dans les moindres détails. Certes, chacun avait tout loisir de comploter pour se rapprocher du chef de famille ou du roi. Mais personne ne contestait le principe même de l'Étiquette. Elle était sacrée.

L'Étiquette, règle fondamentale du fonctionnement de l'Univers

Pour les Chinois, l'Univers fonctionnait de la même manière, selon les règles d'une Étiquette que les premiers souverains mythiques de la Chine avaient fixées pour lui aussi. Les seigneurs, maîtres et comtes de la Pluie, de la Sécheresse, des Vents, du Sol, du Fleuve, de la Montagne, du Lac, de la Forêt, de la Moisson..., tous, des plus petits aux plus grands, devaient agir en n'utilisant leurs pouvoirs que dans les limites de leurs compétences. Le Comte de la Sécheresse n'avait pas à faire perdre la face au Comte de la Pluie en occupant à lui seul tout un territoire durant un temps dont il croyait être le seul à déterminer la durée. L'harmonie, la paix ne pouvaient régner dans l'Univers que si tous les éléments se respectaient les uns les autres, se maintenaient les uns par rapport aux autres, dans un équilibre parfait. Si l'un d'eux causait un déséquilibre, c'était alors au roi d'intervenir en sa qualité de Fils du Ciel.

Les Chinois avaient fait du Ciel, de la voûte céleste, un souverain, le souverain d'En Haut. Nous l'avons souligné, aucun démiurge ne gouvernait l'Univers. Ce Ciel coiffait seulement tous les éléments de l'Univers visible et invisible, céleste et terrestre, et se maintenait au-dessus d'eux, dans une « impassibilité » extrême. Il était en quelque sorte l'image vivante de cet équilibre dans lequel l'Univers devait se tenir pour que règnent la paix et l'harmonie entre tous ses éléments. Ce Ciel avait fait du souverain chinois son fils, c'est-à-dire son semblable à qui il avait confié le mandat de réaliser cet équilibre, cette Paix, cette Harmonie, non seulement dans son royaume mais dans l'Univers entier.

Comment cela ?

En étant un médiateur

Dans son royaume, il jouait le rôle d'arbitre juste et impartial en cas de conflit entre ses vassaux. Il ne devait pas se conduire en justicier vengeur lorsque l'un d'eux avait fauté, il devait, au contraire, le reprendre avec douceur en ne lui faisant pas perdre la face, tel un bon éducateur.

Dans l'Univers, il devait intercéder avec la même douceur auprès de tel ou tel élément naturel si celui-ci venait à causer un déséquilibre, à commettre des dégâts... Le sinologue Marcel

Granet raconte, dans son étude sur « la féodalité chinoise⁴ » ce que fit T'ang le Victorieux, fondateur de la dynastie des Shang-Yin, pour ramener le dieu Sécheresse à la raison.

Tout désordre s'évanouit parmi les choses et les hommes, pourvu que le Fils du Ciel, au lieu de sévir, sache s'humilier. Il suffit, pour qu'il restaure dans leur pureté et l'Ordre du Monde et la Vertu royale, qu'il sache se confesser. Le fondateur de la dynastie des Yin, T'ang le Victorieux, eut d'abord à vivre dans un monde détraqué par la Vertu décadente des derniers Rois Xia. Plusieurs Soleils apparurent ensemble dans les Cieux et la plus terrible sécheresse suivit. Pour expier les péchés du monde entier, T'ang s'accusa aussitôt de tous les péchés. Il ne le fit pas sans employer avec astuce la forme d'une litanie interrogative :

« Est-ce que mon gouvernement n'est pas juste ? Est-ce que je fais souffrir le peuple ? Pourquoi la Sécheresse est-elle extrême à ce point ? Est-ce que je bâtis avec trop de luxe ? Est-ce que le bavardage des femmes réussit auprès de moi ? Pourquoi la Sécheresse est-elle extrême à ce point ? Est-ce que règne l'usage des présents ? Est-ce que surgissent des délateurs ? Pourquoi la Sécheresse est-elle extrême à ce point ? »

Mais s'offrant en victime expiatoire, il revendiquait pour lui seul l'entière responsabilité : « Si c'est moi, l'Homme Unique⁵, qui suis coupable, que (le châtement) n'atteigne pas la multitude. Si c'est la multitude qui est coupable, que (le châtement) soit pour moi, l'Homme Unique. »

Aussitôt la pluie tomba.

Ainsi donc, en raison de la croyance que tous les éléments visibles et invisibles de l'Univers ne formaient qu'un tout, une faute causée par un élément humain pouvait provoquer une réaction agressive d'une puissance « habitant » un élément matériel, telle que la Sécheresse.

En proclamant le Calendrier agricole

Mais la principale charge de l'empereur était de proclamer le Calendrier agricole afin que les hommes harmonisent leurs travaux au rythme des saisons. De bonnes récoltes étaient à la base de la prospérité générale. Et, pour un roi, son maintien au sommet de la pyramide féodale dépendait en bonne partie de la prospérité générale, gage que le Ciel le reconnaissait toujours pour son Fils.

Ses astronomes déterminaient les équinoxes de chaque saison. Et leurs calculs lui permettaient d'ordonner pour les trois premières saisons – printemps, été, automne - les travaux agricoles propres à chacune et d'ordonner la fin des travaux à l'équinoxe d'hiver. Il pouvait faire cette proclamation en se rendant au printemps dans l'Est de son royaume, en été, dans le Sud, en automne dans l'Ouest et en hiver, dans le Nord. Il pouvait aussi déléguer cette proclamation en envoyant son représentant aux quatre coins de son royaume ou tout simplement en faisant cette proclamation en se déplaçant au point cardinal propre à chaque saison dans le temple de sa capitale.

En écoutant les messages des puissances naturelles

Toute action étrange, même la plus ténue, d'une puissance naturelle pouvait être un avertissement. Un oiseau qui détruisait son nid pouvait être le signe d'un détraquement grave dans le royaume. Si le sentiment de piété domestique faisait défaut chez les êtres les plus humbles, c'est qu'il faisait aussi défaut chez les êtres les plus élevés en dignité. Une éclipse était considérée à la cour royale comme un épuisement du pouvoir dynastique. Il fallait donc le revivifier par des rites précis. Une rivière qui se tarissait, un éboulement de terrain dans une seigneurie étaient interprétés comme le signe de la ruine de la seigneurie.

Une armée d'astrologues et de devins répertoriait, analysait, interprétait tous ces signes et conseillait leurs maîtres sur la conduite à tenir. Et parce qu'ils considéraient le Ciel comme un miroir de la Terre, ils dressèrent une carte de la Chine dans le Ciel en déterminant pour chaque

⁴ Granet Marcel, *La Féodalité chinoise*, Paris, Éd. Imago, 1952. Édition électronique, p. 67-68.

⁵ Le roi était considéré comme l'Unique intermédiaire entre les hommes et le Ciel.

seigneurie un espace stellaire précis. Ce qui permettait au roi d'y lire ce qui s'y passait. L'apparition de trois planètes dans l'espace d'une seigneurie signifiait qu'elle était frappée par des deuils, des guerres, des troubles, qu'un changement de seigneur était possible. L'apparition de quatre planètes signifiait la ruine prochaine pour cette seigneurie. L'apparition de cinq planètes signifiait qu'un nouvel homme fort avait pris le pouvoir. Diplomates et astrologues devaient sûrement se donner la main pour élaborer les rapports que le roi leur demandait. Nous savons qu'à la fin de la période féodale, certains seigneurs utilisèrent ces données astronomiques pour démontrer que le Ciel ne soutenait plus la famille régnante.

En intervenant auprès des puissances naturelles

Mais tout dérangement naturel pouvait être aussi le signe qu'une de ces puissances ne respectait pas l'Étiquette, qu'elle outrepassait ses prérogatives. Les Chinois croyaient, comme tous les peuples de l'Antiquité, qu'ils pouvaient agir sur ces puissances par des rites appropriés, des offrandes, des sacrifices, des prières. Si le maître de la Sécheresse sévissait, ils offraient certes des sacrifices au Maître de la Pluie pour qu'il neutralisât l'action maléfique du Maître de la Sécheresse. Mais ils en offraient aussi à ce dernier pour qu'il ne perdît pas la face.

Mort et souffrance

Cette religion féodale n'était pas une religion de Salut. Aucun paradis n'était promis à ceux qui respectaient l'Étiquette, aucun Enfer à ceux qui la foulaient aux pieds. De même qu'ils croyaient que chaque élément naturel était « habité » par un esprit, une puissance mystérieuse et qui faisait Un avec lui, de même ils croyaient qu'eux-mêmes possédaient autant d'âmes que de fonctions vitales. À leur mort, ils pensaient que l'âme la plus élevée, l'âme-souffle dont le premier cri du bébé manifestait son arrivée et le dernier râle du mourant son départ, ne survivait que quelque temps, quatre à cinq générations tout au plus, selon le rang, la dignité ou la personnalité du défunt. Seule l'âme du fondateur de la famille survivait à jamais. S'ils rendirent un culte à leurs ancêtres, la raison en était que ceux-ci pouvaient continuer à intervenir en bien dans le monde des vivants. Mais ils tombaient dans l'oubli dès la cinquième génération, car ils avaient épuisé leur capacité d'action. Dans les campagnes, on continua à croire que les âmes des défunts pouvaient se réincarner dans le corps d'un de leurs descendants. Aussi, comme pour les Mésopotamiens, la vie après la mort n'était pas une préoccupation majeure des Chinois. C'était la vie présente qui comptait avant tout. C'est pour la vivre la mieux possible dans un univers humain et naturel souvent difficile qu'ils mirent au point des règles de comportement qu'ils sacrilisèrent afin qu'elles aient quelque chance d'être observées à tous les échelons de la société.

Quant à la souffrance physique et morale, il fallait chercher sa cause dans le non-respect de ces règles de comportement aussi bien de la part des humains que de la part des éléments naturels. C'est ainsi que les médecins chinois développèrent des techniques de soin qui visaient avant tout à rétablir entre les différents organes du corps l'équilibre indispensable à son bon fonctionnement.

La croyance dans la vertu pacificatrice de l'Étiquette trouva sa parfaite expression, au VI^e siècle avant notre ère, dans le Confucianisme et la croyance dans l'interaction des divers éléments naturels et humains qui composent l'Univers, la trouva, à la même époque, dans le Taoïsme.

Nos guides

- Braudel Fernand, *Grammaire des civilisations*, Paris, Éd. Flammarion, 1987.
- Granet Marcel, *La Pensée chinoise*, Paris, Éd. Albin Michel, 1999.
- Granet Marcel, *La Religion des Chinois*, Paris, Éd. Albin Michel, éd. 1998.
- *La Chine traditionnelle*, ouv. coll., Paris, Encyclopedia Universalis, Coll. La grande histoire des civilisations, 1999.
- Maspero Henri, *Le Taoïsme et les religions chinoises*, Paris, NRF, Éd. Gallimard, 1990.

4.8

~1600 - ~1200

Homo *religiosus* en Grèce

Dieux indo-européens et déesses méditerranéennes fondent une famille sur l'Olympe

À partir de 2000 avant notre ère, suivant la route des Balkans, des peuplades indo-européennes : Ioniens, Éoliens, Achéens pénétrèrent en Grèce continentale, habitée alors par une population d'origine anatolienne. Ils apportaient avec eux le cheval. Ils se partagèrent le pays et créèrent, vers 1600, une série de petits royaumes sous l'autorité du plus puissant d'entre eux, le roi achéen de Mycènes.

Ces roitelets ne se contentèrent pas de gouverner leurs terres avec l'aide de scribes efficaces et pointilleux, car, attirés par la mer, ils devinrent encore d'habiles marins qui se lancèrent dans une politique de conquêtes, de fondations d'établissements commerciaux et d'opérations de pillage dans toute la Méditerranée orientale et en direction de l'Ouest, vers l'Italie.

Ils fondèrent une brillante civilisation, la civilisation mycénienne ou achéenne, qui atteignit son apogée vers 1400, après leur conquête de la Crète.

Mais elle s'effondra brusquement trois siècles plus tard, vers 1200, sous les coups notamment de ces mystérieux « Peuples de la mer » qui mettaient à feu et à sang la Méditerranée orientale et de Grecs, des Doriens, originaires du nord-ouest de la Grèce et de l'Épire qui, profitant de la situation, envahirent le Péloponnèse, cœur de cette civilisation.

Ioniens, Éoliens et Achéens avaient emporté dans leurs bagages leurs dieux indo-européens, ouraniens et pastoraux, des dieux masculins pour la plupart. Au contact des Crétois, ils furent séduits par leur panthéon composé essentiellement de divinités féminines chtoniennes et agraires. C'est de la fusion de ces deux panthéons que naquit la religion grecque. Ils réunirent *Poséidon, Hermès, Arès, Dionysos, Héra, Athéna, Artémis, Déméter, Coré* au sein d'une grande famille sous l'autorité de *Zeus* et firent de l'Olympe leur demeure.

Cette famille divine fut l'objet d'un culte durant presque deux millénaires, du XV^e siècle avant notre ère au IV^e siècle de notre ère où elle céda la place à la cour céleste du christianisme.

Ses dieux et déesses devinrent les acteurs et actrices d'une mythologie extraordinaire qui sera la première réponse des Grecs aux innombrables questions existentielles que peuvent se poser les hommes, avant d'en élaborer une seconde avec la philosophie.

Ce que nous savons de cette mythologie et de cette religion première, nous le devons principalement à deux sources : à l'archéologie et à la critique littéraire des textes ultérieurs, tout particulièrement ceux de l'Iliade composée vers le milieu du IX^e siècle et ceux de l'Odyssée composée vers le milieu du siècle suivant.

Ces deux sources nous apprennent

- que ce furent les poètes, les aèdes, qui, les premiers, consignèrent les croyances de ces premiers Grecs dans des récits dans lesquels ils chantèrent la vie de leurs dieux et déesses, leurs amours, leurs disputes, leurs travaux, leurs loisirs..., ce qui signifie que les grands mythes grecs furent forgés dès cette époque ;

- qu'ils chantaient aussi les exploits de leurs guerriers : Achille, Agamemnon, Ulysse, Nestor et de tant d'autres encore, ainsi que les exploits de leurs aventuriers partis, à la suite d'Héraclès, de Persée, de Thésée..., combattre les Sirènes, les Sphinx, les Hydres, les Chimères, les Griffons, les Gorgones... Ce qui signifie qu'à côté du culte des dieux, ils célébraient encore un culte des héros.

- qu'ils adoptèrent aussi les mythes et les cultes à mystères que les Crétois avaient élaborés, cultes qui leur promettaient une vie heureuse dans l'Au-delà.

Lorsque s'écroule (vers 1200), dans des processus complexes où les migrations doriennes doivent jouer leur rôle, la civilisation éclatante des Achéens, les linéaments fondamentaux de la religion grecque sont posés. Sauf Apollon et Aphrodite, les dieux principaux de l'hellénisme figurent dans les tablettes. Mythes et cultes héroïques sont établis. Les grands sanctuaires ultérieurs (notamment Delphes, Olympie, Éleusis, Délos, l'Acropole d'Athènes) reposent sur des strates mycénienes. Les croyances à la vertu que possède l'initiation pour assurer une éternité bienheureuse sont solidement fondées. Toute la religion du I^{er} millénaire est d'ores et déjà en germe⁴⁷.

Nous la découvrirons le moment venu.

Nos guides

- *La Grèce Ancienne*, ouv. coll., Paris, Encyclopaedia Universalis, 1999.
- Lefèvre François, *Histoire du monde grec antique*, Paris, Éd. Le Livre de poche, 2007.
- Lévêque Pierre, *L'Aventure grecque*, Paris, Éd. Armand Colin, 1964, rééd. pr Le Grand Livre du Mois, 2000.
- Veyne Paul, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, Paris, Éd. du Seuil, 1983.

⁴⁷ *La Grèce Ancienne*, ouv. coll., Paris, Encyclopaedia Universalis, p. 155.